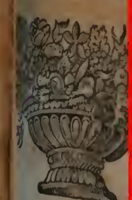
HEROÏ

OUSQUETA

OIRE VERIT

CONDE PAR



A LYON.

HILAIRE BA
QUES LYON, ruë
AQUES GUERRIE
le grand College.

M. D C. XCI

AVEC PERMIS

L'HEROÏNE MOUSQUETAIRE.

HISTOIRE VERITABLE.

SECONDE PARTIE.

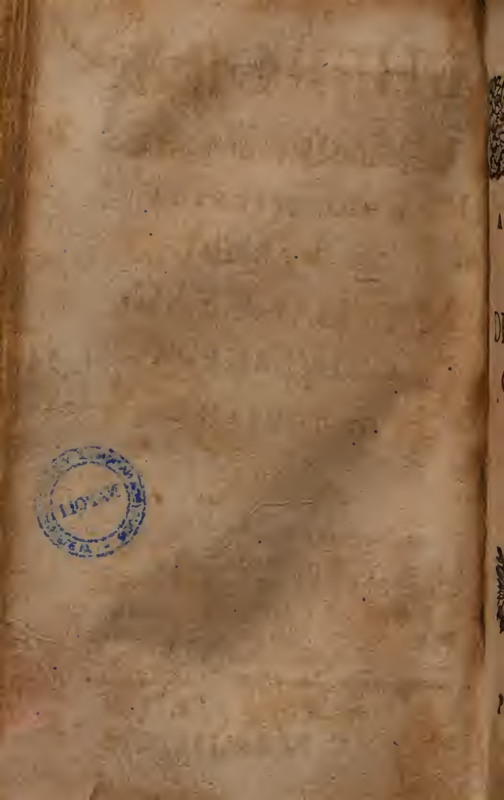


A LYON.

Chez HILAIRE BARITEL,
JAQUES LYON, ruë Merciere,
& JAQUES GUERRIER, vis-à-vis
le grand College.

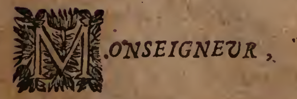
M. DC. XCIX.

AVEC PERMISSION.





A MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE DANGEAU,
GOUVERNEUR
DE TOURAINE.



MONSEIGNEUR,

Vous avez si genereusement protegé la premiere Partie de

mon Heroïne, que j'ai cru qu'il y alloit de ma reconnoiſſance, & même de mon intereſt, de vous preſenter la ſeconde. Comme je ſuis d'un Pays où l'on ſe pique peu de bien parler, je me ſuis toujours defié de mon langage, & mon deſſein n'étoit pas de continuer cette Hiſtoire. Mais voſtre approbation, MONSEIGNEVR, *m'a donné la hardieſſe de travailler à la ſuite, eſtant aſſeuré d'étre par-là à couvert de la cenſure, & n'apprehendant pas que perſonne ozât blâmer un Ouvrage que vous approuvés. Les gens de la Cour, qui connoiſſent tous la ſolidité de vôtre jugement, le trouveront à leur gré dés qu'ils apprendront qu'il eſt au voſtre. Les gens de guerre qui vous*

voyent tous les ans parmy eux, portant les ordres de nôtre invincible Monarque, avec autant de valeur, que de ſageſſe, applaudiront à ma petite Hiſtoire, par l'eſtime qu'ils ont pour vous; Et les gens de Lettres, & principalement Meſſieurs de l'Academie Françoiſe, qui ſeuls ont droit de decider de ces Ouvrages, ne l'examineront pas, & ſe contenteront de ſçavoir qu'un de leurs Membres, qui joint une naiſſance illuſtre à une profonde érudition, l'a trouvé de ſon goût. Il ne me reſte plus, MONSEIGNEVR, qu'à vous ſuplier de me continuer une protection ſi avantageuſe, vous aſſeurant que je continueray toute ma vie à vous honnorer

& que je ſerai toûjours avec beaucoup de reſpect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïſſant Serviteur,
PRECHAC.



L'HEROÏNE

MOUSQUETAIRE.

SECONDE PARTIE.

IL ne fut jamais d'étonnement pareil à celuy qu'eut le Marquis d'Osseyra, en aprenant qu'il avoit blessé sa Maîtresse dans le temps qu'il cherchoit à se vanger de son Rival ; le Comte de Benavidez luy fit le recit de ce qui lui étoit arrivé, lorsqu'il avoit surpris le faux S. Aubin avec sa femme, & de la maniere dont il croyoit avoir découvert qu'elles estoient d'intelligence. Un recit si surprenant, avec des circonstances si extraordinaires, jetta le Marquis dans

une si grande confusion, & il fut si differemment agité de surprise, de crainte & de douleur qu'il demeura immobile & interdit pendant quelque tems : Mais la passion qu'il avoit euë pour Christine, prenant le dessus de tous ses mouvemens, & lui reprochant secrettement sa perte, il pria le Comte d'aller en diligence apprendre des nouvelles de sa blessure, n'aïant ni la force ni l'assurance de le faire lui même, dans le desordre, où il se trouvoit, il ne laissa pas de le suivre, sans sçavoir presque où il alloit, ni ce qu'il vouloit faire; plusieurs de ses amis, & quelques Officiers importuns, que ce combat avoit attirez auprés de lui, crurent lui rendre un bon office, en l'empêchant d'aller plus loin, pour lui épargner le chagrin de voir encore son ennemi ; mais il repondit si mal à leurs soins, que ses meilleurs amis, qui ignoroient ce qui se passoit dans son ame, en furent offensés:Tout le monde estoit estonné de le voir si

troublé, & personne ne pouvoit comprendre quelle raison il avoit d'aller chez la comtesse de Benavidez, où il sçavoit qu'on avoit porté S. Aubin. Quoyque naturellement il ne fût pas violent, on craignit neanmoins qu'il ne voulût se servir de son autorité contre ce malheureux; ce qui obligea un Colonel officieux, d'aller au devant de luy, pour le prier de ne passer pas plus avant, l'assurant pour l'en detourner que Saint Aubin ne pouvoit pas vivre une heure. Ce fut dans ce moment que le Marquis eût veritablement besoin du secours de ses amis, car s'ils ne l'eussent empêché, il se seroit percé de son épée. Le Comte de Benavidez, qui se souvenoit de l'état violent où il l'avoit laissé, revint le plus promptement qu'il le put, pour lui aprendre que la blessure de Saint Aubin n'estoit pas dangereuse. Mais le Marquis qui commençoit à ressentir toute la violence de sa premiere passion pour Christine, estoit si prevenu du discours du

Colonel, qu'il crût que ſon ami lui déguiſoit le peril où ſe trouvoit Saint Aubin, il vouloit s'en éclaircir, & il étoit ſur le point d'entrer dans l'appartement du bleſſé, ſi le Comte ne l'en eût détourné par des raiſons fortes, & ne l'eût obligé de remettre ſa viſite à une autre occaſion, en lui repreſentant l'éclat que cauſeroit la ſurpriſe d'une premiere veuë devant les gens qui les accompagnoient. S'eſtant enfin laiſſé perſuader, il ſe retira, aprés avoir eſté aſſeuré par un Chirurgien que cette bleſſure, qu'il croyoit ſi dangereuſe, ſeroit bien-tôt guerie, il ne pût s'empêcher pourtant de lui dire que ſa vie lui répondroit de celle de Saint Aubin, & il lui jura pluſieurs fois en Eſpagnol, que s'il mouroit, il pouvoit ſe préparer à le ſuivre. On le ramena chez lui, où il fut viſité de tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſiderables à la Cour de Bruxelles; chacun lui faiſoit compliment ſur ſon pretendu avantage; il y en eut

méme qui encheriſſant ſur le compliment, blâmerent ſon chagrin, ayant tant de raiſon d'eſtre ſatisfait, aprés avoir vaincu un des plus braves hommes de France. Se trouvant accablé par des civilitez ſi fatigantes ; il fut contraint pour s'en delivrer, de faire dire à ſa porte qu'il ne voyoit perſonne. Le Comte de Benavidez ne voulant pas l'abandonner à ſes inquietudes, demeura auprés de lui ; Et auſſi-tôt qu'ils furent ſeuls, le Marquis le conjura de lui avoüer ſans déguiſement, ce qu'il croyoit de la bleſſure de Chriſtine ; Le Comte l'aſſeura qu'elle étoit fort legere, & s'offrit, pour lui faire plaiſir, de preparer Chriſtine à le voir dés ce même ſoir. Cet offre le conſola un peu, & il ne le lui eut pas ſi-tôt fait, qu'il fut obligé de ſortir pour chercher le moyen de ſatisfaire à l'impatience de ſon ami ; il retourna chez luy., & ayant ſceu que ſa femme étoit dans la chambre de Chriſtine, il profita de cette occaſion pour la viſiter, & aprés lui avoir

témoigné le chagrin qu'il avoit de son avanture, il l'assura que le Marquis en étoit au desespoir, & qu'il l'avoit chargé de le prier de trouver bon qu'il vint se jetter à ses pieds. Christine qui croyoit passer encore pour Saint Aubin dans l'esprit du Marquis, & qui ne sçavoit pas que Benavidez lui eût tout dit, fut extrêmement surprise d'apprendre ce changement, & lui ayant repondu qu'elle souhaittoit passionnément de se justifier, & de faire connoître au Marquis qu'elle estoit incapable de trahir un ami si genereux, à qui elle avoit des obligations si essentielles. Le Comte se hâta de porter ces agreables nouvelles à son ami, & peu de tems aprés ils entrerent tous deux dans la chambre de Christine, qui prenant un ton de Saint Aubin, assura le Marquis, qu'il n'auroit jamais pû se consoler d'avoir eu le malheur de lui deplaire, s'il n'eût appris déja par les discours du Comte, & par la genereuse visite qu'il lui rendoit lui-même, qu'il étoit

persuadé de son innocence. Cet Amant, qui sembloit avoir oublié que Christine eût jamais esté Saint Aubin, lui parla avec des transports extrêmes, la supliant de changer de langage, & de se desaire pour toûjours de ce mal-heureux nom de Saint Aubin, puisque dans ce déguisement il avoit attaqué une vie qui lui estoit mille fois plus chere que la sienne; il lui tint ensuite des discours si passionnés que Christine ne pouvant plus se cacher, ni rien dire au Marquis qui pût encore le tenir dans l'erreur, s'abandonna aux larmes, peut-estre par la joye qu'elle ressentit de le trouver si constant; elle feignit neanmoins de se plaindre du Comte, qu'elle accusa de lui avoir manqué de parole, en la découvrant à son amy. Aprés cet éclaircissement, le Marquis témoignant de l'impatience d'apprendre les avantures de Christine depuis qu'elle estoit partie d'Espagne, la Comtesse qui marquoit le dernier empressement pour Christine, lui épargna

la peine d'en faire le recit, & apprit au Marquis tout ce qu'elle luy en avoit ouy dire. Cét Amant, qui avoit toûjours cru que Christine fust mariée, n'entendant point parler de mariage dans toute cette relation, témoigna de l'impatience d'en étre éclairci: mais le Comte s'étant avisé qu'une plus longue conversation pourroit incommoder la malade, en fit appercevoir son amy, & l'obligea de se retirer.

Le Marquis étoit si rempli de l'idée de Christine, qu'il repassoit dans son esprit jusqu'aux plus petite, circonstances de sa premiere passion, & ne pouvant concevoir comment elle avoit abandonné son mary, son amour luy faisoit souhaiter qu'elle n'eust jamais esté mariée. Comme il y rêvoit incessamment, il se ressouvint que celuy qu'il avoit autrefois chargé de luy porter une lettre de sa part, & qui luy avoit appris qu'elle estoit mariée, estoit Sergent dans un Regiment Espagnol de la garnison de Valenciennes,

il envoya un homme en diligence pour le faire venir toute la nuit. Ce Sergent étant arrivé le lendemain de bonne heure, le Marquis s'enferma avec luy, & luy faisant d'horribles menaces, s'il ne luy avoüoit de bonne foy par quel motif il l'avoit trompé, & quelle raison il avoit euë de dire que sa Maîtresse étoit mariée, puisqu'il venoit d'apprendre par un prisonnier François qu'elle ne l'avoit jamais été. Cet homme étonné par les menaces du Marquis, & trahi par sa propre conscience, demeura si interdit, qu'il fut quelque temps sans parler : étant pressé de répondre, & de dire la verité, il se jetta à ses pieds, & luy confessa qu'il avoit esté contraint par la Marquise sa mere, de luy faire cette tromperie. Le Marquis n'en voulant pas sçavoir davantage, renvoya ce Sergent à sa garnison, & ne doutant plus que Christine ne luy eût toûjours esté fidele, il resolut de l'aymer toute sa vie : Un homme qu'il avoit envoyé pour savoir des nouvelles de sa san-

té, lui rapporta qu'elle se portoit beaucoup mieux ; il s'y en alla sur l'heure, & arriva dans sa chambre dans le moment qu'on l'alloit seigner. Mais le Chirurgien se souvenant des menaces que le Marquis luy avoit faites le jour precedent, fut si troublé de sa presence, qu'il manqua deux diverses fois la veine, en sorte qu'on fut obligé de prier cet Amant de se retirer, & l'on fit venir un autre Chirurgien plus hardi, qui s'en acquitta mieux. Quelque soin qu'on eût pris de cacher le sexe de Christine, son combat avoit fait l'entretien de toute la Ville & le bruit de ses avantures avoit inspiré de la curiosité à tout le monde, chacun en parloit selon sa passion. Et comme le public ne se contente jamais de la vérité toute nuë, on y ajoûtoit des circonstances si desavantageuses à la Comtesse, que son mari en ayant oüi parler, ne put s'empêcher de lui en témoigner du ressentiment, même en des termes assez durs. La Comtesse qui avoit déja une

jaloufie secrette contre Chriſtine, qui s'appercevoit qu'elle avoit eſté la dupe de toute cette intrigue, fut ſenſiblement touchée de ſe trouver ſans Amant, & d'être encore broüillée avec ſon mari; ce qui la fit reſoudre de ſonger à s'aſſeurer du Marquis jugeant bien, qu'innocente ou coupable elle ſeroit également odieuſe au Cômte, puiſqu'elle avoit le malheur d'être ſoupçonnée. A peine avoit elle formé ce deſſein, que le Marquis arriva dans ſa chambre pour la prier de l'accompagner dans celle de Chriſtine; la bien ſeance ne lui permettant plus d'y entrer ſeul. La Comteſſe le receut mieux qu'à l'ordinaire, & le cavalier prenant occaſion de cetempreſſement, ſçachant de quelle conſequence il luy étoit de la mettre dans ſes interêts, par les bons Offices qu'il en eſperoit auprés de Chriſtine, répondit ſi obligemment à ſes civilitez, qu'elle en fut fort ſatisfaite.

Auſſi-tôt que Chriſtine commença à ſe bien porter, elle fut vi-

ſitée de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à la Cour de Bruxelles ; la curioſité y attira ceux mêmes qui ne pouvoient y étre conduits par d'autres raiſons. Elle avoit perdu dans ſa maladie quelque choſe de ſõ embompoint ; mais en revanche, ſon teint y avoit profité, le ſejour du lit en ayant effacé tout ce que la vie guerriere y avoit laiſſé de rude & de groſſier. Avec des ajuſtemens fort ſimples, elle paroiſſoit charmante à tous ces Cavaliers; ils luy marquerent tant de conſideration & d'eſtime, que cela contribua beaucoup à ſa gueriſon. On peut dire à l'avantage des Cavaliers Eſpagnols, qu'ils ſont plus galans que tous ceux des autres Nations de l'Europe, & qu'ils pratiquent mieux la fine galanterie que les François mêmes, qui s'en piquent ſi fort. Le ſexe eſt en ſi grande veneration parmy eux, qu'ils vont ſouvent juſques à la profanation pour loüer leurs Maitreſſes : Ainſi on ne trouvera pas étrange

si l'état pitoyable d'une personne de la beauté de Christine, retenuë au lit par des raisons qui ont si peu accoûtumé d'y arrester les personnes de son sexe, donna de la compassion à tous ceux qui la visiterent. Mais le Comte de Salazar, Gouverneur de la Citadelle d'Anvers, n'en demeura pas là; & comme il n'y a pas loin de ce sentiment à l'amour, lorsqu'il est inspiré par une belle personne, peu de temps aprés que Salazar l'eut veuë, il l'aima éperduëment. Il étoit proche parent de la Comtesse de Benavidez, & cela luy donnoit occasion d'aller chez elle plus souvent que les autres. L'amour le tourmentoit & il n'osoit s'en plaindre, soit qu'il craignît de n'être pas écouté, ou qu'il eût de la peine à faire cette infidelité au Marquis diOsseyra, qui étoit son amy. Cependant, comme l'on n'aime jamais mediocrement les personnes extraordinaires, il ne voyoit aussi jamais Christine, que sa passion n'augmentât: Elle devint en-

fin si violente, qu'il ne fut plus en son pouvoir de s'en défaire. Comme il ne s'agissoit plus que de parler, il en eut vingt fois le dessein, & il manqua vingt fois d'asseurance pour l'executer. Aprés mille resolutions sans effet, il se determina d'en faire confidence à sa parente, & lui ayant exageré sa passion, la Comtesse feignant d'en être fort touchée, lui promit de le servir. Quoi que son interest particulier fût le principal motif de cét engagement, dans le dessein qu'elle avoit d'enlever le Marquis à Christine, & de se vanger en même tems des soupçons de son mari; Salazar asseuré de la protection de la Comtesse, se rendit fort assidu auprés de Christine, qui de son côté le recevoit assez bien, parce que le Marquis le lui avoit mené. Ce bon traitement lui fit juger que sa parente avoit déja agi en sa faveur, & dans cette pensée, il lui parla avec plus de liberté qu'il n'auroit osé faire, s'il n'eût esté prevenu de cette opinion. Christine

s'apercevant, par les discours un peu forts qu'il lui tenoit, que Salazar prenoit plus d'interest au retour de sa santé, que n'en devoit prendre naturellement un ami du Marquis, ne faisant pas semblant de l'entendre, pour n'estre pas obligée de se fâcher contre lui, répondit en raillant à tout ce qu'il lui disoit d'obligeant. Ce qui donnant à Salazar une bonne opinion du succez de sa premiere hardiesse, le confirma dans sa passion, & acheva de lui faire perdre tous les égards qu'il devoit avoir pour son ami. Cependant la Comtesse n'oublioit rien pour r'allumer les feux du Marquis; mais voyant qu'elle travailloit inutilement à rappeller un cœur qui venoit de se rendre à des premieres impressions, qui sont toûjours les plus fortes, elle s'avisa d'un expedient, par le moyen duquel elle ne douta point qu'elle ne reussist dans son dessein & pour mieux tromper Christine, en lui faisant une fausse confidence, elle lui dit qu'elle venoit d'a-

prendre un ſecret où Chriſtine avoit beaucoup d'intereſt. Et aprés avoir fait les façons qu'on a accoûtumé de faire lorſqu'on eſt obligé d'annoncer une mauvaiſe nouvelle, elle continua en exagerant combien les femmes ſont malheureuſes, lorſqu'elles ſe fient aux ſermens de leurs Amans, puiſqu'aprés avoir eſté ſi fidelle au Marquis d'Oſſeyra, il en doutoit encore, ayant chargé ſon ami Salazar de feindre qu'il l'aymoit pour l'éprouver; que cette conduite lui avoit paru ſi criminelle, dans un tems où le Marquis avoit tant de ſujet de s'aſſurer de ſa fidelité, qu'elle avoit crû devoir l'en avertir, auſſitôt que Salazar, qui ne lui cachoit rien, lui en avoit fait la confidence. Chriſtine rappellant dans ſon eſprit les diſcours de Salazar, crût cét avis de la meilleure foi du monde; & aprés avoir temoigné beaucoup de reſſentiment contre le Marquis, remercia la Comteſſe, l'aſſeurant qu'elle profiteroit de ces avis, & qu'elle feroit connoître à ce bizârre Amant,

qu'il n'étoit pas encore si avant dans son cœur, qu'un procedé si desobligeant ne pût l'en chasser. La Comtesse ravie d'avoir si bien embarqué cette intrigue, ne doutant point que Christine ne traitast bien Salazar, pour se vanger du Marquis, fit valoir à son parent le service qu'elle venoit de lui rendre, & lui dit qu'il pouvoit parler sans crainte & qu'assurément il seroit écouté. Ce qui lui fit prendre la hardiesse d'estre plus assidu auprés de Christine, & de lui faire une declaration dans les formes. Elle le querella si peu, & receut son compliment avec tant de tranquillité, que Salazar se flatta d'en estre aimé. Le Marquis s'estant aperceu des assiduités de sa Maitresse, craignit d'abord qu'il ne fût son rival. Mais il s'en fallut peu, que les bons traitemens qu'elle lui faisoit, même en sa presence, ne le missent au desespoir. Il s'en plaignit à Christine, & elle n'en fit guere de cas; dont le Marquis fut si outré, qu'il passa le reste de la journée dans

les dernieres inquietudes. La Comtesse,qui étoit à lerte,voulant profiter de ces circonstances favorables,pressa le Marquis plus fortement qu'elle n'avoit fait,mais toûjours avec le même mal-heur. Elle s'abandonna à son desespoir,& resolut,si elle ne pouvoit satisfaire à sa passion,de satisfaire au moins sa vangeance. Et comme il n'y a rien qu'une femme en cet état ne sacrifie à son ressentiment, elle se servit de nouveaux artifices pour aigrir Christine contre le Marquis, & le Marquis contre Salazar. Ils y estoient tous si disposez qu'elle y reussit aisément; ils en vinrent aux grosses paroles, & le Gouverneur des Païs-bas Espagnols, qui en fut averti, les fit arrester tous deux, Christine,qui avoit à peine rétabli sa santé, fut si affligée d'être la cause de cet éclat,qu'elle fit resolution de retourner en France, & d'y passer sa vie dans un Couvent, & pour n'être plus le joüet de l'Amour & de la Fortune, elle en parla à la Comtesse, qui faisant sem-
blant

blant de le desaprouver, lui dit quelque mauvaise raison pour la détourner de ce dessein, quoi qu'elle ressentît dans le fond de son cœur une joye parfaite d'apprendre cette resolution, dans l'esperance de voir éloigner une si dangereuse rivale; & si Christine eût été moins preocupée de son amitié, elle s'en seroit aisément aperceuë.

La Duchesse d'Arschot aiant obtenu en ce tems-là un passeport du Roi, pour aller de Mons à l'Isle, donner ordre à quelques affaires domestiques, passa à Bruxelles. Christine qui cherchoit les moyens d'executer la resolution qu'elle avoit prise, trouvant cette occasion extrêmement favorable pour retourner en France, à la faveur des passeports de la Duchesse, fit part de sa pensée à la Comtesse, qui la voyant determinée, lui facilita toutes choses pour se retirer secrettement, & sur tout à l'insceu du Marquis. Elle la presenta à la Duchesse, & lui dit en sa faveur tout ce qui pouvoit

l'embarquer à la mener avec elle. La Duchesse la receut fort obligeamment, & témoigna être ravie de continuer son voyage avec une si aimable personne. Christine partit de Bruxelles, fort satisfaite en apparence, de prendre la route de son Païs, mais avec une repugnance secrette de s'éloigner du Marquis, pour qui elle avoit plus d'attachement qu'elle ne pensoit. Cét Amant ne manquoit pas un seul jour d'envoyer chez Benavìdez, demander des nouvelles de sa Maistresse, & la Comtesse craignant qu'il n'apprît son depart assez à tems pour l'empescher, eut soin de parler aux gens qui allerent chez elle de la part de leur Maître, & de leur dire qu'elle ne vouloit point qu'on l'éveillât, parce qu'elle s'étoit couchée fort tard la nuit precedente. Le second jour elle se mit dans le lit où Christine avoit accoûtumée d'être & contrefaisant sa voix, elle répondit à celui que le Marquis y avoit envoyé, qu'elle étoit bien obligée à son Maître de ses soins. Elle auroit continué plus long-tems cette

tromperie, si une de ses filles qui sçavoit par experience que ce Cavalier recompensoit liberalement les plus petits services, n'eût été l'avertir de tout ce qui se passoit. Ceux qui ont aimé, s'imagineront aisément l'effet que cette nouvelle produisit sur l'esprit du Marquis, il eût bien voulu la suivre; mais il ne le pouvoit, étant encore en arrest. Il n'y eut point de sentimens violens qui ne lui vinrent dans l'esprit, lorsqu'il se representa le malheureux état où il étoit, songeant qu'il venoit de perdre une personne qu'il avoit aimée avec tant d'ardeur dans les commencemens de sa jeunesse, qu'il avoit retrouvée par des avantures si bizarres, & à qui il s'étoit donné avec un si grand abandonnement. il examinoit jusqu'aux moindres circonstances de sa conduite, & il ne trouvoit pas qu'il eût pû donner occasion à un départ si precipité : Et quoy qu'il ne fût pas en son pouvoir d'en deviner la veritable cause, & qu'il fût seur de n'y avoir pas donné lieu, il regardoit cet

éloignement comme un coup mortel pour lui, puiſqu'il le ſeparoit d'une perſonne, ſans laquelle il ne pouvoit vivre. Aprés beaucoup de reflexions, il crut biẽ que ſes diligences ſeroient inutiles, puiſque ſelon les apparences, elle ſeroit déja arrivée à l'Iſle. Ne voulant pas neanmoins que ſon amour eût rien à lui reprocher, il reſolut à tout hazard, de prier le Duc de Montalto, General de la Cavalerie, & ſon meilleur ami, d'envoïer un gros parti à la guerre, ſur le chemin de l'Iſle, avec ordre d'arrêter tout ce qu'ils trouveroient, avec paſſeports ou ſans paſſeports. Cét ordre aiant eſté ponctuellement executé, ce parti ramena pluſieurs perſonnes qui voyageoient ſur la bonne foy des Paſſeports : mais il ne ramena point Chriſtine, & ne ſervit qu'à faire beaucoup de deſordres, & à donner occaſion au bruit qui courut en ce temps-là, que le Duc de Villahermoſa avoit revoqué tous ſes Paſſeports.

L'Affligé Marquis ne ſe rébuta

point, & cherchant à lui faire du moins tenir une lettre, il trouva un homme qui lui promit de la suivre jusques dans son pays même, & de lui rapporter de ses nouvelles. Cette promesse le soûlagea un peu, ne poûvant rien faire de mieux en l'état où il étoit. Il combla cet homme de liberalité & d'esperance, & le fit partir avec cette Lettre:

Avez-vous bien pû vous resoudre à vous éloigner du plus passionné de tous les hommes, & ne m'aviez-vous pas assez mortifié, cruelle, en souffrãt que Salazar ozât vous aymer, sans m'accabler encore par vôtre départ? pouvez vous douter un moment, que si vous continuez vôtre voyage, je n'abandonne ma charge, mon bien, & peut-être mon devoir, pour vous suivre? je l'aurois déja fait; si je n'eusse regardé mes emplois comme des biens qui sont à vous, & que j'ai cru devoir conserver, pour vous ôter tout pretexte de rien reprocher à mon amour: Le Ciel m'est temoin, que

pour m'attacher à vous par des nœuds eternels; je n'attendois que le retablissement de vôtre santé, avec l'impatience qu'il vous seroit aisé de juger, si vous n'étiez la plus insensible personne du monde. Mandez moy donc ce que je dois devenir, & asseurez vous que vôtre réponse reglera le destin du plus fidele de tous les Amans, le Marquis d'Osseyra.

Aprés que le passionné Marquis eut écrit cette Lettre, il la relut plus d'une fois, & la trouvant fort conforme à ses sentimens, il lui tardoit déja que sa Maistresse l'eût receuë. Mais ayant fait reflexion que cét homme pourroit être arrêté en chemin par les divers partis qui couroient, cela le fit resoudre d'en envoyer un second avec une pareille Lettre, esperant que si l'un des deux étoit pris, l'autre arriveroit peut-être à bon port.

Salazar de son côté témoigna beaucoup de chagrin du depart de Christine, quoy que le desespoir

de son rival contribuât beaucoup à le consoler : Neanmoins, comme il l'aimoit passionnément, & qu'il se flattoit de n'en être pas hay, il la fit suivre par un homme affidé, pour prendre ensuite d'autres mesures lors qu'il auroit appris sa route. Peu de tems aprés leurs amis communs les firent embrasser, & Salazar receut ordre de retourner à son Gouvernement.

Cependant la Comtesse triomphoit de l'heureux succés de ses artifices, & sa passion, qu'un desir de vengeance avoit fait naitre, étoit devenuë si violente, par la resistance du Marquis, & par les avantages qu'elle se prometoit de l'éloignement de sa rivale, qu'elle ne pût cacher ni son emportement, ni sa joye à cet Amant, qui bien éloigné de répondre à ses esperances, l'accabla de reproches, lui faisant connoître qu'il n'ignoroit pas les moyens dont elle s'estoit servie pour le broüiller avec sa Maîtresse. Elle en eut tant de confusion, & le dépit

de voir ſes artifices découverts, la toucha ſi vivement, que dés ce même jour elle ſe mit au lit, y demeura long-tems dangereuſement malade, les Médecins, qui lui donnerent des remedes pour des maux qu'elle ne ſentoit pas, n'aiant jamais pû connoiſtre ſa veritable maladie. Pendant qu'on travailloit à la guerir, La Ducheſſe d'Arſchot étoit à l'Iſle, ſi ſatisfaite de l'agreable converſation de Chriſtine, qu'elle l'avoit priée de lui tenir compagnie, du moins le tems qu'elle ſejourneroit à l'Iſle, & Chriſtine qui ſe ſentoit retenuë par des raiſons dont elle n'étoit pas la maiſtreſſe, y conſentit ſans peine, n'étant pas fâchée d'avoir ce pretexte pour demeurer encore quelque tems en Flandres. Celui que Salazar avoit envoyé pour apprendre de ſes nouvelles, avoit déja ſceu qu'elle feroit quelque ſejour auprés de la Ducheſſe, & il alloit partir pour en rendre compte à ſon maitre, lors qu'il rencontra un des Meſſagers du Mar-

quis : Et comme il avoit de l'esprit, & qu'il sçavoit le secret de Salazar, il soupçonna d'abord que cét homme n'étoit pas là sans mistere, & le tourna de tant de costez, qu'il découvrit enfin le veritable sujet de son voyage ; & ne songeant plus qu'à lui tirer des mains la Lettre que le Marquis lui avoit donnée; il s'y prit si adroitement, qu'il en vint à bout, & raporta cette Lettre à Salazar, avec toute la satisfaction qu'on peut s'imaginer. Mais le second, ou si vous voulez le premier de ceux que le Marquis avoit envoyé (car je ne sçai pas lequel avoit été pris pour dupe, fut plus heureux que son camarade, & rendit fidelement sa Lettre à Christine, qui en ressentit une joye secrette, & l'aiant leuë, elle fut fort satisfaite de la trouver aussi tendre & aussi passionnée qu'elle l'étoit. Aprés y avoir un peu revé, elle y repondit en ces termes :

Prenez-vous-en à vostre jalousie

& ne me reprochés pas avec tãt d'injustice, que j'ai permis les feux de Salazar, l'Amour n'a jamais éte mon foible; il est pourtant vray que je fais une grande difference de vous à tous les autres hommes, & je m'apperçois biẽ que si vous presistez dans les sentimẽs que vous me temoignés par vôtre Lettre, il me sera difficile de tenir la resolution que j'avois faite, de n'aimer jamais. Madame la Duchesse d'Arschot a desiré de me retenir icy, & je n'ay pû lui resister, sans me rendre indigne des bontez qu'elle a pour moy. Asseurez-vous cependant, que personne n'a plus de consideration pour vous, que Christine.

Le Marquis ayant receu cette réponse deux jours aprés qu'elle fut écrite, en fut si content qu'il ne songea pas si ses deux Lettres lui avoient été renduës, il baisa mille fois celle de Christine, & son impatience ne luy permettant pas de passer plus long-temps sans voir sa Maîtresse, il pensoit continuelle-

ment aux moyens de se satisfaire. L'entreprise étoit delicate, & il voyoit bien qu'il risquoit beaucoup, en s'exposant à entrer dans une Ville ennemie, où la vigilance du sage Maréchal de France qui y commande, pouvoit lui donner de justes apprehensions d'y étre surpris.

Cependant, comme l'Amour n'aime pas les grands raisonnemens, & encore moins les reflexions, qui vont à l'éloigner de son objet, le même Amour lui suggera un expedient qui lui parut infaillible. Il fit demander un passeport à Monsieur le Maréchal d'Humieres, sous le nom d'un Marchand de Bruxelles, qui alloit trafiquer à l'Isle: & ayant fait provision de quelques points d'Angleterre, les plus beaux qu'il put trouver, il prit le chemin de l'Isle, & n'eut pas la peine de se faire introduire chez la Duchesse, sous pretexte de vendre ses points. Ils étoient si beaux, & il les donnoit à si bon marché, qu'il en vendit plusieurs à

la Ducheſſe & à ſes femmes. On le mena enſuite dans l'appartement de Chriſtine, qui par hazard ſe trouva ſeule dans ſa chambre, peut-être à relire la Lettre du Marquis.

Quelque ſoin qu'il eût pris à ſe déguiſer, comme on a toujours l'idée remplie de ce que l'on aime, elle le reconnut auſſi toſt qu'elle le vit paroiſtre, & cachant ſa ſurpriſe, pria un domeſtique de la Ducheſſe, qui avoit accompagné le Marchand, d'appeller une fille qui ſe connoiſſoit parfaitement en points. Il ſe trouva par bonheur que cette fille étoit ſortie, & celui qui l'avoit appellée s'eſtant retiré, les deux Amans, aprés s'eſtre éclaircis ſur tout ce qui s'étoit paſſé, & que le Marquis ſe fut juſtifié, eurent le tems de ſe dire les choſes du monde les plus tendres. Chriſtine lui fit des reproches, de s'eſtre exposé à un peril ſi évident, & le Marquis en prit occaſion de lui dire, que s'il étoit vrai qu'elle y priſt autant d'intereſt qu'elle le témoignoit, il lui ſeroit aiſé de l'em-

pêcher de s'y exposer à l'avenir, en souffrant qu'il l'a ramenast à Bruxelles, & qu'il l'épousast. Elle lui avoüa, un peu troublée, qu'elle n'y avoit nulle repugnance, mais qu'elle sentoit bien qu'il lui seroit impossible de se resoudre à épouser un ennemi du Roi. Quoi, voudriez-vous donc, interrompit le Marquis, que je trahisse mon Prince & ma Patrie; Je ne suis pas si injuste, repliqua Christine, je ne vous crois pas capable d'en avoir la pensée, & je vous en estimerois beaucoup moins si vous l'aviez euë; mais il faut esperer que la guerre ne durera pas toujours, & que les Princes Confederez ouvriront enfin les yeux, & reconnoîtront avec combien d'injustice ils se sont engagez sous des pretextes assez legers, à se liguer contre un Monarque qui leur fait bien moins d'ombrage par ses forces, qu'il ne leur donne de jalousie, par une grandeur d'ame qu'ils ne sçauroient s'empêcher d'admirer. Personne, repliqua le Marquis, ne

diſpute les grandes qualitez de vôtre Monarque, ſa gloire eſt auſſi bien établie que ſon nom eſt connu, & la delicateſſe que vous avez à épouſer un ennemi de vôtre Prince, en devroit auſſi être une tres-forte pour moi, ſi mon amour me laiſſoit la liberté de raiſonner ; ne vous ſemble t'il pas, ajoûta-t'il, que nous entrons aſſez dans le reſſentiment de nos Souverains, en ſacrifiant tous les jours & nos biens & nos vies, ſans qu'il faille encore accommoder nos paſſions à leurs interêts ; Mais de grace, ne parlons plus des affaires d'Eſtat, & employons mieux les momens d'une converſation qui m'eſt ſi chere. Quelqu'un étant ſurvenu Chriſtine fut obligée de dire au Marchand ſupposé de revenir dans deux heures, parce qu'elle ne vouloit rien acheter qu'elle n'euſt fait voir auparavant à une fille qui en connoiſſoit la juſte valeur. Il ſortit faché, de ne pouvoir lui parler plus long-tems : Et Chriſtine voyant bien qu'il lui

seroit difficile de l'entretenir en particulier, lui écrivit un Billet qu'elle resolut de lui donner secrettement, pour l'informer de ses volontez. Le faux Marchand estant revenu à l'heure qu'on lui avoit marquée, Christine qui estoit dans la chambre de la Duchesse, alla au devant de lui à la porte, & lui dit assez haut, qu'elle avoit des dantelles d'Angleterre autant qu'il lui en falloit, & qu'elle ne vouloit plus acheter que du point d'Espagne, qui étoit plus à son gré que tous les autres. Cependant, elle lui glissa adroitement son Billet, où le Marquis trouva ces paroles :

Ie ne sçaurois vous voir icy sans frayeur, mettez-vous en seureté si vous m'aymés, & ne tardez pas un moment à partir d'un lieu si dangereux pour vous; le temps nous sera peut-être plus favorable que nous n'oserions l'esperer. Madame la Duchesse est si obligeante, que je ne doute point qu'elle ne m'engage à faire icy un plus long

ſejour, vous jugez bien que ſi je ne m'en deffends pas, vous aurez plus de part qu'elle à cette complaiſance : Encore une fois, partez inceſſamment, & ſongez que mõ repos depend de vôtre ſureté.

Ce Billet faïſant connoiſtre au Marquis les inquietudes de ſa Maiſtreſſe, l'obligea de retourner à Bruxelles, & de paroitre à la Cour ſans qu'on ſe fût aperçeu de ſon abſence. Cependant, la Ducheſſe d'Arſchot étoit viſitée de toutes les perſonnes les plus conſiderables de l'Iſle, & ſon merite autant que le reſpect dû à ſa naiſſance attiroit dans ſa maiſon toute la bonne compagnie de la Ville. La Marquiſe de Belabre, qui étoit de retour de Paris (où elle avoit perdu ſon procez) l'ayant un jour viſitée, fut fort ſurpriſe de voir Chriſtine, qu'elle reconnu d'abord pour Saint Aubin ; & ſe reſſouvenant du Carnaval de l'année precedente, elle ne douta pas un moment que l'amour n'euſt beaucoup de part à ce

nouveau déguisement ; elle crut même avoir découvert un grand mistere, estant de l'humeur de la pluspart des autres femmes, qui se font une affaire principale d'approfondir une intrigue amoureuse. Dans cette pensée, elle se rendit fort assiduë chez la Duchesse. Christine, qui avoit eu assez d'habitude à Paris avec la Marquise, la reconnut aussi, & ne pouvant s'empêcher de rougir toutes les fois qu'elle la regardoit, elle tâcha de prendre son tems pour lui parler en particulier & la desabuser. Mais la Marquise, par un raffinement de discretion, l'évitoit toûjours, & s'appercevant que cela inquietoit Christine, elle l'approcha un jour, & lui dit à l'oreille, *Soyez en repos, & ne craignez rien de moy, je sçai garder le secret à mes amis.*

Christine essaya encore de la desabuser, mais toûjours inutilement. La Marquise ne voulut jamais l'écouter, aiant fortement dans la tête de connoistre la Dame qui avoit engagé Saint Aubin à se travestir, ne son-

geant qu'à cela, elle faiſoit cent jugemens temeraires;car dés que Saint Aubin parloit à une femme, la Marquiſe croyoit d'abord que c'étoit celle qu'il aimoit.

Aprés pluſieurs recherches, & beaucoup de ſoins inutiles, elle fit confidence de tout ce pretendu myſtere à la Barone de Saint Sauveur, s'imaginant que Saint Aubin, qui ne ſe défioit point de celle cy, ne ſeroit pas ſi retenu en ſa preſence, & qu'il lui ſeroit aiſé de découvrir par ce moyen, ce qu'elle ſouhaitoit de ſçavoir avec tant d'ardeur. La Barone qui étoit jeune, & d'une humeur fort enjoüée, fut ravie d'avoir attrapé ce ſecret, & s'appliquant à une recherche qui étoit ſi fort de ſon gouſt, elle obſervoit Chriſtine avec beaucoup de ſoin, ſans qu'elle pût rien apprendre qui pût la ſatisfaire; fachée de ne pas reüſſir, & craignant que la Marquiſe n'attribuât ce mauvais ſuccés à ſon peu d'adreſſe, elle redoubla ſes ſoins,& s'y attacha plus fort qu'auparatant: Mais cette gran-

de application ne servit qu'à lui faire remarquer la bonne mine de ce pretendu Cavalier. Elle le trouvoit si aimable, & elle avoit tant de plaisir à le considerer, qu'en peu de tems elle s'aperceut que sa curiosité avoit eu un autre effet que celui qu'elle en attendoit, puisqu'elle l'avoit engagée insensiblement dans une passion pour Saint Aubin, laquelle étoit déja si forte, qu'elle sentoit bien qu'elle n'en étoit plus la maîtresse, & dans l'empressement où elle étoit, de lier une amitié particuliere avec cette charmante personne, elle chercha les occasions de la voir & de lui parler souvent ; ce qui lui fut aisé, par la facilité que toutes les personnes de Qualité avoient d'aller à toute heure chez la Duchesse. Christine répondit de si bonne grace aux empressemens de la Barone, qu'elle fut bien-tôt aussi satisfaite de sa civilité, qu'elle avoit esté d'abord de sa bonne mine. Cent fois elle fut sur le point de lui apprendre qu'elle sçavoit le secret de son sexe.

& de lui abandonner à même temps celui de son amour ; & cent fois cette pudeur dont les femmes bien nées ont tant de peine à se défaire, la fit changer de resolution, & lui rompit ses desseins. Aprés mille combats où l'amour, la pudeur, l'emportement & la retenuë se disputerent inutilement l'avantage, l'aïant un jour trouvée seule, elle se hazarda de lui dire, qu'elle n'avoit jamais connu une personne qui meritât si bien d'être aimée, ajoûtant, que si le Ciel l'eust fait naître d'un sexe different du sien, elle auroit bien eu de la peine à se deffendre d'une foiblesse pour une personne si aimable. Christine ne songeant à rien moins qu'à l'amour, crut que ce discours étoit un effet de son amitié, & luy temoigna qu'elle lui étoit fort obligée de sa bonne volonté, l'assurant qu'elle tâcheroit d'y repondre par toute la tendresse dont elle pourroit être capable. La Barone qui avoit deja fait des avances, ne fut pas satisfaire d'une reponse qui lui

paroissoit si froide : cependant, il falut bien faire semblant de s'en contenter, & pour ne pas tout perdre, elle l'embrassa fort tendrement, & l'en remercia. La Duchesse, qui entra dans ce moment, les trouvant en cet état, leur en demanda le sujet. La Barone qui croyoit ses embrassemens aussi criminels que Christine les trouvoit innocens, cherchant un prétexte pour tromper la Duchesse, répondit un peu troublée, qu'elle se retiroit, & qu'avant que de sortir elle avoit voulu embrasser sa chere amie : On la crut de bonne foy, & personne ne s'aperceut du dépit secret qu'elle eut de s'éloigner d'une maison où elle aimoit tant à estre.

Toutes les fois que la Marquise voyoit la Barone de Saint Sauveur; elle lui demandoit si elle n'avoit point penetré dans les raisons qui avoient obligé Saint Aubin à se déguiser : Mais n'apprenant rien qui contentât sa curiosité, elle en devint plus impatiente, & se mit en tête d'en venir à bout, de quelque

maniere que ce fut. Aprés y avoir assez révé, elle se détermina d'en parler à celle qu'elle croyoit Saint-Aubin, & de l'obliger à lui faire confidence de son amour, la menaçant, si elle lui refusoit, de publier le secret de son sexe. Christine fort surprise de cette proposition; voulut la détromper, par une relation fidele de ses avantures : Mais la Marquise preocupée qu'elle parloit à Saint Aubin, n'ajoûta point foy à tous ses discours, & lui dit, qu'elle lui donnoit jusqu'au lendemain à la méme heure pour y penser, l'assurant qu'elle pouvoit se fier à sa discretiõ, au lieu que si elle tardoit à lui apprendre son secret, assurement elle gâteroit tout. Christine qui ne cachoit rien à la Duchesse, lui fit part de l'embarras où elle se trouvoit, par les pressantes sollicitations de la Marquise, elles en rirent quelque temps, resolurent ensemble de s'en divertir, la trompent, puisqu'elle vouloit absolument étre trompée : il ne fut plus question que

de convenir de la Dame qui devoit être l'objet de cette pretenduë passion. Elles en nommerent plusieurs & n'en trouverent point sur qui le vrai-semblable se trouvast si bien, que sur la Barone de Saint Sauveur, qui étoit bien faite, galante, & tres-bonne amie de Christine. Dés le jour suivant, la Marquise fit de nouvelles instances à cet imaginaire Cavalier, qui enfin lui declara qu'il aimoit la Barone de Saint Sauveur. La Marquise fort surprise de cette nouvelle, lui promit le secret, & lui témoigna étre satisfaite de cette confidence.

Depuis ce tems là Christine de concert avec la Duchesse, affecta tant de soins & tant d'empressemens pour la Barone, & celle-ci y répondit avec tant de plaisir, que la Marquise les aiant observées assez souvent fut confirmée dans son erreur, & s'applaudissant secretrement d'avoir si bien developé cette intrigue, elle voulut se faire un merite de sa penetration auprés de la Barone, &

ne pouvant plus long-tems garder un ſecret qui lui étoit deja à charge, elle l'alla voir ; & aprés lui avoir reproché qu'elle n'agiſſoit pas de bonne foi, puis qu'elle lui cachoit ce qu'elle ſçavoit de la paſſion de Saint Aubin : Vraïement, dit-elle d'un ton de raillerie, je ne m'étois pas mal addreſſée pour apprendre les afaires de Saint Aubin, & vous avez aſſez bien joüé vôtre perſonnage ; c'eſt dommage que vous n'aïez eu affaire à une dupe. Tout ſembloit de concert à la tromper ; car la Barone aiant rougi ; fit jurer à la Marquiſe, que ce changement étoit un effet de ſa confuſion, & continuant ſa raillerie, Vous meriteriez, dit-elle, que je fuſſe moins diſcrete, pour avoir ainſi fait la fine avec moi ; mais aſſurez-vous que vous n'avez rien à craindre, & quand je n'aurois pas promis le ſecret à Saint Aubin lorſqu'il m'a tout avoüé, vôtre ſeule conſideration ſeroit aſſés forte pour m'obliger au ſilence. La Barone extrêmement ſurpriſe de

ce discours, fut quelque tems sans rien répondre; elle ne sçavoit presque ce qu'elle en devoit penser.

Cependant, comme l'on croit aisément ce que l'on desire avec ardeur, elle ne douta plus que Saint Aubin ne l'aimât, & que la Marquise ne lui eût parlé sincerement; & passant d'un grand étonnement à une grande joye: Pouvons-nous empêcher les gens de nous aimer, dit-elle, & ne trouveriez-vous pas qu'il y auroit de l'injustice de s'opiniatrer à desesperer un Cavalier, qui fait des choses si extraordinaires pour sa Maitresse, & qui marque par ses actions combien sa passion est violente: Je vous pardonne, vôtre manque de confiance, repliqua le Marquis, à condition que vous ne me cacherez rien à l'avenir. Elles en convinrent, & se separerent satisfaites de leur erreur reciproque, la Marquise de se voir la confidente d'une intrigue dans laquelle elle avoit eu tant d'envie de penetrer, &

la Barone d'avoir appris des choſes qui flattoient ſi fort ſa paſſion ; & perſuadée comme elle l'étoit, que Saint Aubin l'aimoit paſſionnément elle commençoit à ſe repentir des avances qu'elle lui avoit faites, craignant par là d'avoir diminué l'eſtime qu'elle deſiroit qu'il eût pour elle ; ce qui la fit reſoudre de ſe contraindre pour quelque tems, dans la penſée qu'elle eut, que cette retenuë redoubleroit les empreſſemens de ſon Amant. Elle ne ſe trompa point, car Chriſtine, voulant ſe divertir du jeu qu'elle avoit concerté avec la Ducheſſe, faiſoit toûs les jours de nouvelles amitiez à la Barone ; & celle-cy par une diſſimulation aſſez ordinaire à la pluſpart des femmes, qu'on gâte ſouvent par trop de ſoins, recevant froidement les marques de ſon amitié, eſperoit par là augmenter l'ardeur de ſon Amant prétendu.

Chriſtine, qui ne ſçavoit pas ce qui ſe paſſoit dans le cœur de la

Barone, & qui ne connoissoit point les raisons qu'elle croioit avoir d'en user ainsi, fut si offensée de ce qu'elle repondoit si mal à ses civilitez, qu'elle se lassa de les continuer, & évita même sa rencontre, pour n'étre pas obligée de lui parler. La Barone s'en appercevant, ne pust soutenir cette indifference plus d'un jour entier : quelque effort qu'elle fist. Le lendemain ; elle aborda Christine. & luy demanda fort émuë, ce qu'elle avoit put faire pour s'attiter ses mépris, & pour l'obliger à éviter sa rencontre avec affectation, comme elle l'avoit remarqué : Elle ajousta d'autres discours si emportez, que Christine en fut dans une surprise extréme, & lui repondit que de sa part, elle n'avoit jamais manqué à l'amitié qu'elles s'étoient promises : mais que le froid dont elle lui avoit paru le jour precedent, l'avoit glacée. La Barone, sans luy donner le temps de finir, l'embrassa : & fut sur le point

de lui dire, qu'il étoit inutile de lui déguiser son sexe, puisqu'elle en étoit informée. Elle ne le fit pas neanmoins, prévoiant bien qu'elle ne pourroit plus avec bien-sceance se donner de petites libertez avec Saint Aubin reconnu, qu'elle prenoit avec Christine deguisée; jamais femme n'a tant aimé à se tromper que celle-la, & jamais il n'y a eu de passion d'un caractere si singulier que la sienne. Pressée de son amour elle donna mille fois occasion à Saint Aubin de se declarer pour ce qu'elle le croioit être: Mais voyant qu'il n'en profitoit point, & n'en attribuant la cause qu'à sa timidité, il n'y a sorte d'expedient qui ne luy passât par l'esprit, pour donner fin à cette avanture, dont elle ne pouvoit plus surporter la durée. Une occasion à laquelle elle ne s'attendoit pas, lui en donna le moyen; un soir que son mari étoit allé à la campagne, elle veilla fort tard chez la Duchesse, & témoignant qu'elle

ne feroit pas fâchée d'y coucher, elle demanda à une des femmes de la Duchesse, la moitié de son lit. Christine lui offrit le sien ; & quoy que la Barone feignist de ne le vouloir pas, craignant de l'incommoder. Elle se laissa pourtant persuader & l'accepta, parceque celle à qui elle l'avoit demandé, couchoit avec une de ses compagnes : je crois même que la Barone le sçavoit, mais elle avoit bien voulu faire semblant de l'ignorer.

Dés qu'elles furent prêtes à se mettre au lit, un reste de pudeur venant à se presenter devant les yeux de la Barone, elle se trouva si troublée, qu'elle ne sçavoit ce qu'elle faisoit ; & voulant faire un dernier effort pour cacher à sa vertu mourante le desordre où son emportement l'avoit mise, elle dit à Christine, qu'elle ne vouloit qu'un petit coin du lit, où elle la prioit de la laisser dormir en repos, sans l'approcher de toute la nuit. Christine

n'eut pas de la peine à lui promettre tout ce qu'elle lui demanda, & en eut encore moins à le lui tenir. Aprés qu'on eut emporté les lumieres, la Barone, qui attendoit ces agreables tenebres avec l'impatience qu'il est aisé de juger, fut bien étonnée lorsqu'elle s'aperceut que Christine dormoit fort tranquilement. D'abord elle ne s'en prit qu'à elle-même, & crut que son Amant feignoit de dormir pour lui marquer son obeyssance : elle hesita assez long-temps à se determiner : aprés avoir inutilement esperé qu'il seroit plus hardi, elle lui demanda s'il ne dormoit point : Mais voyant qu'on ne lui repondoit rien, elle faillit à mourir de confusion : Elle soûpira, & ses soupirs ne firent pas grand effet sur une personne qui dormoit d'un profond sommeil. Elle eut vingt fois dessein de l'éveiller, & ving fois la honte & le depit la firent changer de resolution. Enfin, jamais femme n'a passé une plus mauvaise nuit, aprés s'e-

ſtre attenduë à la paſſer ſi agreablement. Le jour vint, & voiant que ſon inſenſible continuoit à dormir, elle s'habilla fort à la hâte, & le deſeſpoir où elle étoit ne lui permettant pas de ſortir ſans lui laiſſer quelque marque de ſon reſſentiment, elle trouva fort à propos du papier & de l'ancre ſur une table, & elle écrivit le Billet qui ſuit:

Je viens de recevoir l'outrage le plus ſenſible que puiſſe recevoir une femme: mais je n'ai que ce que je merite. Aprés m'eſtre abandonnée ſi aveuglément à une paſſion pour un homme qui y ſçait ſi mal répondre, je vais chercher à cacher ma honte. Pour vous je vous conſeille de continuer un deguiſement qui vous convient ſi bien, ayant déja la modeſtie dŏt ſexe dt vous portez l'habit; il ne faut pas deſeſperer que le ciel connoiſſant ſon erreur, ne vous oſte le peu qui vous reſte du vôtre.

Aprés que la Barone eut écrit cette Lettre, elle la mit ſur la toilete de Chriſtine, & enſuite ſe retira. Eſtant de retour dans ſa maiſon, elle feignit d'avoir paſſé la nuit à joüer, & s'étant fait deshabiller, elle ſe mit au lit, où apparemment elle n'y fut pas fort tranquille. Chriſtine ayant trouvé le billet de la Barone en ſe levant, eut de l'impatience d'être habillée, pour le porter à la Ducheſſe: Elles en rirent enſemble, & faiſant reflexion ſur toutes les demarches que la Barone avoit faites pour lier amitié avec Chriſtine, elles jugerent, que la Marquiſe lui avoit fait confidence de ſon ſecret, & qu'elle l'avoit miſe par là dans la même erreur où elle étoit.

La Ducheſſe en fut touchée; & comme elle eſt bonne & obligeante, elle alla chez la Barone, pour la détromper: & lui apprenant tout ce qu'elle ſçavoit de ſes affaires, la deſabuſa enfin du ſexe de Chriſtine, quoi qu'avec peine. Elle voulut en-

suite aller ch z la Marquise de Belabre, pour tâcher à la détromper aussi. Mais la Barone, qui étoit déja dans une assez grande confusion, craignit que cette explication ne donnât de mauvaises impressions de sa conduite, & la pria de n'en plus parler & de laisser la Marquise dans l'erreur, se defiant extrêmement de sa discretion, sur une affaire si propre à faire une plaisanterie, & si delicate pour sa vertu.

La Duchesse cependant, avoit presque fini ses affaires à l'Isle, & avoit écrit à Bruxelles qu'elle y passeroit bien-tôt, & qu'elle esperoit de remener Christine avec elle. La Comtesse de Benavidez, qui se portoit beaucoup mieux, & qui n'avoit rien perdu dans sa maladie de sa passion pour le Marquis d'Osseyra, aiant oüy parler du retour de Christine, en fut si effrayée, qu'elle ne songea plus qu'aux moiens de l'empecher. Cela lui parut d'abord assez difficile; mais s'y étant attachée

avec la derniere application ; elle trouva enfin occasion de faire écrire à la Duchesse d'Arschot, par une de ses meilleures amies, qui lui marqua qu'elle étoit attenduë à Bruxelles avec impatience : que neanmoins ses interests lui étant extrémement chers, elle avoit jugé à propos de l'avertir qu'on murmuroit à la Cour, de ce qu'elle avoit la pensée de ramener Christine, qui ne manqueroit jamais de donner avis en France de tout ce qu'elle apprendroit à Bruxelles ; que quand méme elle ne le feroit pas, on ne laisseroit pas de le croire, puisqu'on en avoit déja eu quelque soupçon. La Duchesse, qui avoit de grandes mesures à garder avec les Espagnols, & qui craignoit que son trop long sejour à l'Isle ne leur eût donné de l'ombrage, principalement aprés le bruit qui s'étoit répandu en Flandres, qu'elle avoit eu quelque part au mariage du Prince d'Izinguien avec la fille de Monsieur le Marêchal d'Humieres, pro-

fita de cet avis ; & quelque amitié qu'elle eût pour Christine, elle ne voulut pas hazarder de se perdre, en la priant de l'accompagner à Bruxelles. Un jour qu'elles se trouverent seules, la Duchesse prit son tems pour lui faire un long raisonnement sur l'état de ses affaires, & sur la necessité où elle étoit, d'éviter tout ce qui pouvoit donner de la jalousie aux Espagnols, qui sçachant la vieille inclination des Flamands, de rentrer sous l'obeissance de leur ancien Prince naturel, & qui est bien augmentée, par la connoissance qu'ils ont des éminentes vertus, & du doux gouvernement de Louis le Grand ; prennent ombrage de tout & entrent en defiance pour les plus petites choses, ajoûtant que cela l'obligeoit à prendre garde de prés à sa conduite, & à se priver de plusieurs choses qui lui auroient esté fort agreables. Christine, qui avoit beaucoup d'esprit, lui repartit, que c'étoit par cette raison qu'elle avoit

resolu de retourner en France, dés qu'elle auroit receu la reponse d'une Lettre qu'elle avoit écrite en son Pays, & que cependant elle se mettoit dans un Couvent. Cette conversation finit par des assurances reciproques d'une éternelle amitié, & deux jours avant le départ de la Duchesse, Christine entra dans un Couvent des Filles de Saint Thomas.

Le Marquis d'Osseyra voiant arriver la Duchesse à Bruxelles sans Christine, en fut fort allarmé, & lui en demanda des nouvelles avec précipitation. Ayant appris qu'elle s'étoit retirée dans un Couvent sans qu'il pût découvrir par quel motif, cela le mit dans la derniere inquietude. Mais la Comtesse de Benavidez, qui ne perdoit jamais les occasions de lui faire de la peine, aiant adroitement publié que Christine lui avoit fait confidence des dégouts qu'elle avoit pour le monde, & du dessein où elle étoit,

de passer sa vie dans une maison Religieuse, le Marquis en fut si troublé, & la violence de son amour lui donna si peu le temps de deliberer, que dés le soir même il partit avec son passeport de Marchand, pour se rendre à l'Isle, & fit si grande diligence, qu'il y seroit arrivé le lendemain de bonne heure, si par malheur il n'eût été arrêté en chemin par des voleurs, qui se disoient Soldats de la Garnison d'Ypre, & qui sous ce pretexte s'étoient joints au nombre de sept, & voloient les Voiageurs, sans aucun respect pour les passeports, ils menerent le Marquis dans un bois fort épais, où trompez par ses habits & par ses passeports, ils crurent qu'il étoit Marchand, & le forcerent de leur donner une lettre de change sur quelqu'un de ses correspondans: la menaçant de le tuer, si elle n'étoit acquitée d'abord qu'ils la presenteroient, & ajoûtant, que jusqu'à ce temps-là ils le garderoient avec eux.

pour leur ſeureté. On peut juger de l'embarras où eſtoit le Marquis, ne ſçachant à qui addreſſer cette Lettre ; & voiant bien, que s'il ſe faiſoit connoitre à eux, il les mettoit dans la neceſſité de ſe défaire de lui par la crainte qu'ils auroient qu'il ne les fit punir. Quelque parti qu'il priſt, la mort lui paroiſſoit inévitable ; trouvant neanmoins une eſpece de conſolation à la differer, il leur donna une Lettre qu'il addreſſa à un Hoſte de Bruxelles, qui avoit eſté à lui, & qui connoiſſoit ſon écriture. Aprés qu'il l'eut écrite avec tous les empreſſemens qu'ils exigerent de lui pour la faire paier promptement, le deſordre ſe mit parmi ces brigands, qui ne ſe fioient point les uns aux autres, pour aller recevoir une ſomme ſi conſiderable : Ils convinrent pourtant d'en envoyer deux de la troupe, deſquels ils ſe defioient le moins. Le Marquis cependant taſchoit à s'inſinuer dans l'eſprit de ces voleurs, leur faiſant

connoiſtre qu'il n'avoit nul reſſentiment contr'eux, il leur dit même, qu'il ne doutoit point qu'ils n'euſſent eſté reduits à faire ce metier, par l'avarice de leurs Officiers, qui peut-eſtre leur retenoient le peu de paye que le Prince leur donnoit, que pour lui il s'eſtimoit tres-heureux, d'eſtre tombé entre leurs mains puiſqu'ils ne l'avoient point mal-traité, & qu'ils avoient bien voulu ſe contenter d'une ſomme d'argent, On trouvera peut-eſtre extraordinaire, de voir le Marquis s'abaiſſer à ces complaiſances : mais il eſt certain que l'envie qu'il avoit de voir Chriſtine, lui donnoit des menagemens pour ſa vie qu'il n'auroit pas éu dans une autre occaſion. Par des manieres ſi conformes à leur genie, il ne lui fut pas difficile d'entrer en familiarité avec eux; ils le traiterent beaucoup mieux qu'ils n'avoient fait dans le commencement, & lui firent part de leur ſouper. Le lendemain matin,

ils envoierent un de leurs camarades pour acheter des provisions : le Marquis voiant diminuer leur nombre, & apprehendant le retour de ceux qui étoient allez pour recouvrer la lettre de change, prit la resolution de se saisir de quelqu'une de leurs épées, & de perir du moins les armes à la main. L'un des quatre qui restoient, veilloit toûjours, pendant que les autres reposoient. Le Marquis aiant feint d'être accablé du sommeil : celui qui l'observoit s'eloigna un peu dans le bois ; & le Marquis sans perdre temps, se saisit promptement des fusils, sans que personne s'éveillât, il voulut en faire une décharge sur eux : mais sa generosité ne pouvant consentir à tuer des gens endormis, il s'avisa d'oster l'amorce des deux fusils, & d'en consever deux autres en état de tirer. Il alla joindre en cet état celui qui étoit dans le bois, & l'aiant menacé de le tuer s'il faisoit la moindre resistance, il

lui declara qu'il n'avoit pas voulu se prevaloir de l'avantage qu'il avoit sur lui & sur ses compagnons ; qu'il vouloit même leur abandonner l'argent de la Lettre de change ; mais qu'il étoit necessaire pour sa seureté, qu'il l'accompagnât une lieuë ; dans l'assurance qu'il lui donnoit de ne lui faire aucun mal. Cét homme qui n'avoit pas crû qu'un Marchand fût capable d'une resolution si hardie, étonné de la fermeté avec laquelle il lui parloit, fut contraint d'obeyr, & de faire tout ce que le Marquis lui commanda. A peine étoient-ils sortis du bois, qu'ils furent envelopez par un parti de Cavalerie de la garnison de l'Isle ; le Marquis leur presenta d'abord ses passeports, mais ayant été arresté armé de deux fusils, dans un canton fort suspect, on lui dit qu'il se servoit des passeports pour faire ses affaires plus seurement, & afin de pouvoir parler impunément sous ce pretexte. Le Marquis, pour se ju-

ſtifier de cette accuſation, leur declara qu'il avoit eſté volé dans ce bois, & leur fit un recit fidelle de ce qui lui étoit arrivé, & de la maniere dont il avoit échapé des mains des voleurs; ce qui obligea ces partiſans de ſe mettre en état d'entrer dans le bois pour ſe ſaiſir de ces brigans. Mais le Commandant s'eſtant aviſé que ce diſcours pouvoit eſtre une invention du Marquis, qui vouloit peut-eſtre les attirer dans quelque embuſcade, ſe contenta de faire mettre pied à terre à dix Cavaliers, qu'il envoia dans l'endroit que ſon priſonnier lui indiqua; où ils trouverent cette canaille, qu'ils prirent ſans reſiſtance. Ils furent tous conduits à l'Iſle, & aians confirmé tout ce que que le Marquis avoit dit, on le mit en liberté, ne doutant point qu'il ne fût Marchand, comme il le diſoit. Ie ne ſçai pas ce qu'on fit des voleurs; apparemment ils furent pendus; mais je ſçai bien que le Marquis impatient d'apprendre des

nouvelles de Christine, alla d'abord dans le Couvent où il sçavoit qu'elle étoit, on lui dit en y arrivant, qu'on ne voioit personne ce jour-là, parce qu'une Demoiselle Françoise prenoit l'habit.

Les bruits qui avoient déja couru que Christine étoit dans cette resolution, la crainte que le Marquis en avoit euë, lui firent croire que c'estoit elle ; & son amour desesperé le confirmant dans cette pensée, il fendit la presse, & sans autre éclaircissement, il s'adressa à un venerable Prestre, qui estoit prest de commencer la ceremonie & le pria de la retarder, jusqu'à ce qu'il eût parlé à l'Abesse. Tous ceux qui remarquerent avec quel desordre il avoit prononcé ces paroles en furent surpris ; le Prestre même, qui avoit preparé un beau discours à la louange de la vie Religieuse, craignit d'être obligé de le reserver pour une autre occasion. On le fit cependant approcher de la grille, où l'Abesse

s'étant presentée , le Marquis lui dit , qu'il étoit là pour lui declarer que la personne qu'elle alloit recevoir au nombre de ses Sœurs , luy avoit promis d'étre son épouse , & que tous les vœux qu'elle feroit seroient nuls. L'Abbesse fort étonnée, appella la Demoiselle à la grille : & lui ayant appris ce que le Marquis venoit de lui dire , elle la pressa de parler , & de luy avoüer la verité. Cette jeune fille qui étoit déja assez intriguée de toutes les differentes fonctions qu'on exigeoit d'elle ce jour-là,crut que le discours de l'Abbesse étoit une formalité qu'on avoit accoutumé d'observer en de pareilles occasions , pour s'assurer de la volonté de celles qui prennent l'habit ; & s'étant tournée du côté de la Sœur qui avoit eu soin de son éducation , elle lui demanda fort naïvement , ce qu'elle devoit répondre : cette naïveté , & la confusion qui parut sur le visage du Marquis , en voiant une person-

ne qu'il ne connoissoit pas, firent juger qu'elle parloit de bonne foy. Tout le monde s'écria, que cét homme étoit fou ; il s'en défendit si mal que son silence & son égarement acheverent de persuader ceux qui en avoient douté, & on le chassa de l'Eglise, sans qu'il eût la force de s'en plaindre.

Pendant que sa passion lui attiroit tous ces mauvais traitemens, ses amis étoient fort en peine de sa personne, l'Hôte de Bruxelles aiant été fort pressé par les deux voleurs de payer la lettre de change de son correspondant, en avoit reconnu le caractere, & feignant de vouloir l'acquiter, il alla chez le Marquis, & montra cette Lettre à un Domestique principal, qui lui confirma qu'elle étoit écrite de la main de son Maistre ; ce qui leur fit croire que le Marquis étoit entre les mains des voleurs. Ils s'addresserent au Duc de Montalto, qu'ils connoissoient pour son meilleur amy ; &

lui aiant fait voir la lettre, le Duc commença par faire arrester les deux hommes qui en demandoient le payement, lesquels aprés plusieurs menaces, lui avoüerent tout. Le peril de son ami fit peur au Duc, & l'obligea de sortir luy-mesme, avec un parti de trois cens Chevaux, & quelques Dragons. Il arriva dans le bois où les deux voleurs avoient laissé leurs camarades : & aiant fait poser des vedettes à toutes les avenuës; il y entra à la teste des Dragons, & le traversa sans trouver personne ; ce qui augmentant la crainte qu'il avoit déja pour le Marquis, le fit resoudre à détacher trois partis differens ; & à les envoyer en differents endroits, pour tâcher à découvrir la retraite de ces brigands ; mais ses soins furent inutiles, & il fut obligé de se retirer, sans qu'il eût rien appris de son amy.

Le lendemain, un Domestique du Marquis, impatient d'apprendre

de ses nouvelles, & croiant qu'il le pourroit trouver à l'Isle, s'y en alla deguisé en paysan. Aussi-tost qu'il y fut arrivé, il feignit d'avoir une Lettre pour Christine ; & l'ayant fait appeller au parloir pour lui demander des nouvelles du Marquis, sans qu'elle lui en pût rien apprendre, il lui dit son départ, l'avanture de la lettre de change, & toutes les autres circonstances de l'absence de son Maistre. Christine, qui avoit quelque chose dans l'ame pour le Marquis, de plus fort encore qu'elle ne croioit, fut si touchée de son malheur, qu'elle s'apperceut, par la douleur que cette nouvelle lui causa, de la force de sa passion ; Elle pria tres-instamment cet homme de retourner incessamment à Bruxelles, de ne rien oublier pour apprendre ce qu'estoit devenu son Maistre, & de lui faire sçavoir sans retardement, le succez de ses soins. Il lui fut impossible d'achever ce peu de paroles sans étre trahie par ses lar-

mes : ce Domeſtique étant ſorti, elle paſſa quelques heures dans des inquietudes ; qu'une perſonne qui n'auroit jamais aimé, ne ſçauroit comprendre. Cependant, l'homme du Marquis, qui étoit un bon Flamand fort devot, déſesperant de trouver ſon Maiſtre, entra dans une Egliſe où aprés pvoir prié Dieu du meilleui de ſon cœur, de lui inſpirer où il pourroit le rencontrer, il ſe tourna du cô é de la porte pour ſortir, & vit à même tems le Marquis devant lui ; & ne pouvant retenir les mouvemens de ſa premiere ſurpriſe il s'écria d'abord au Miracle. Le Marquis fort étonné lui méme d'une rencontre ſi inopinée, eut de la peine à faire taire ſon Valet, & feignant qu'il étoit ſon camarade, il dit à ceux qui étoient accourus au bruit du miracle, que cet homme étoit un peu troublé, & qu'il faiſoit ſouvent de pareilles ſaillies : ils ſortirent à la faveur de cet artifice, & entrerent dans

dans une maison où le Marquis avoit couché ; son homme lui apprit ce qui s'étoit passé à Bruxelles, & lui rendit un compte exact des inquietudes que cette nouvelle avoit donné à Christine, des larmes qu'elle avoit répanduës, & de l'état pitoyable où il l'avoit laissée. Le Marquis, qui depuis l'affaire du jour precedent, n'avoit osé se presenter à la porte du Couvent, ravi d'apprendre combien sa Maîtresse étoit sensible à ses malheurs, la fit demander par son valet, & s'étant glissé dans le parloir, la rassura par sa presence.

Jamais conversation n'a été plus tendre que la leur, Christine ne pouvoit rien reprocher à son Amant, qui ne justifiât la violence de sa passion : Elle luy promit une fois pour toutes, de n'être jamais à d'autre qu'à luy, & le pria de ne plus s'exposer à tant d'accidens, l'assûrant qu'elle avoit déja écrit dans son

Pays pour obliger l'Abbé Dizeſtre, qui avoit la direction de ſes affaires, de faire un voyage en Flandre, & qu'elle étoit dans le deſſein de prendre avec luy des meſures pour ſon mariage. Le Marquis fort ſatisfait de ſes belles eſperances, pour l'ôter d'inquietude, ſe retira plutôt qu'il ne l'auroit ſouhaité, & ſe rendit à Bruxelles, où ſes amis lui firent connoître par la joye qu'ils eurent de le revoir, le chagrin que leur avoit donné la crainte qu'ils avoient euë de le perdre ; & pour empécher qu'on n'aprofondît le miſtere de ſon abſence, il publia qu'il s'étoit égaré à la chaſſe, où l'on ſçavoit qu'il alloit quelquefois, & qu'il avoit été pris par des voleurs, qui aprés l'avoir retenu quatre jours l'avoient enfin laiſſé aller. Tout le monde crut une choſe ſi vray-ſemblable, & la ſeule Côteſſe de Benavidez ne ſe paya point de cela, ſa jalouſie luy ayant fait deviner facile-

ment le veritable ſujet de cette abſence, elle en fut au deſeſpoir, & elle fit une forte reſolution de mettre tout en uſage pour rompre le commerce du Marquis avec Chriſtine.

En ce temps-là, on eut avis à la Cour de Bruxelles, de la marche des Troupes de France; les Generaux Eſpagnols en furent d'autant plus alarmés, qu'on eſtoit encore dans une ſaiſon prématurée, & dans les plus grandes rigueurs du mois de Janvier. Tous les Officiers conſiderables ſe rendirent auprés du Gouverneur des Pais-bas pour l'aider de leurs conſeils dans une conjoncture ſi importante. Le Comte de Salazar y êtant arrivé des premiers, & aiant viſité la Comteſſe de Benavidez, elle tâcha à réveiller la paſſion que ce Cavalier avoit euë pour Chriſtine, en lui reprochant ſa tranquilité, & en lui apprenant en même temps les perils où ſon Rival

s'étoit exposé pour la voir. Salazar qui avoit été rebuté de voir Christine, par les difficultés qu'il y avoit trouvées, eut quelque honte de ce reproche, & voulant couvrir son peu d'ardeur de quelque pretexte apparent, & faire voir qu'il n'avoit rien negligé, il s'avisa de tromper sa parente, & de luy persuader, qu'il n'estoit pas si mal avec Christine, qu'elle le pensoit: La Comtesse ayant de la peine à le croire, il lui promit de justifier ce qu'il avançoit, & ne demanda pour le faire, que le temps d'aller chez lui. Il ne tarda pas longtems à revenir, & à rapporter une Lettre fort passionnée, que le Marquis écrivoit à Christine, qui étoit la même dont j'ay déja parlé, que l'homme de Salazar avoit adroitement volé à celuy du Marquis. Salazar ayant entre les mains une Lettre qui justifioit si fort ce qu'il venoit de dire, la montra à sa parente, & luy dit, qu'elle pouvoit juger par

le sacrifice que Christine luy avoit fait, de l'estat où il étoit avec elle. La Comtesse ayant lû cette Lettre, en fut fort satisfaite, & la trouvant fort propre à broüiller le Marquis avec sa Maistresse, elle fit si bien auprés de Salazar, qu'il consentit qu'elle la gardât, aprés la promesse qu'elle luy fit, de n'en point faire de mauvais usage. Mais elle garda si peu la parole qu'elle luy avoit donnée, qu'un moment aprés elle s'en alla chez une de ses amies, qui l'étoit aussi du Marquis d'Osseyra; & aprés lui avoir exageré les frequens dangers où s'exposoit ce Marquis pour aller voir Christine, & les suites fâcheuses que cette passion luy attireroit, il seroit excusable, continua t'elle s'il en étoit aymé, mais Christine ne le peut souffrir, & sacrifie ses Lettres les plus tendres au Comte de Salazar, qui a la discretion de ne les pas montrer; je sçay cependant qu'il en a plusieurs. Elle

ajoûta tant d'autres particularitez, que cette Dame en fut convaincuë, & crut rendre un bon office au Marquis, si elle pouvoit le guerir de sa passion, & le desabuser de Christine. Dés le lendemain elle y travailla, & se servit de tout ce qu'elle avoit sceu de la Comtesse, pour persuader cét Amant de ne plus songer à une Maîtresse si infidele. Le Marquis ne pouvant se mettre dans l'esprit que Christine fût capable de le trõper, eut de la peine à croire ce qu'on lui disoit, & resista long-temps aux soupçons qu'on lui voulut donner d'elle: Mais cette Dame l'ayant fort pressé, il lui promit enfin de se rendre à ses raisons, lorsqu'elle lui feroit voir une Lettre qui justifiât cette infidelité. La Comtesse de Benavidez avertie de cét heureux succez, remit la Lettre à sa bõne amie, qui l'ayant fait voir au Marquis, le jetta dans de cruelles inquietudes, il lut & relut cette Lettre, & la re-

connoiſſant pour celle qu'il avoit écrite à Chriſtine, dont il avoit receu la répõſe. Il ne douta plus qu'elle ne l'eût trahi, & ſe reprochant ſecretement d'avoir été ſi long-tẽps la dupe de cette ingrate, ſon aveuglement le fit reſoudre à lui marquer ſon reſſentiment, en lui écrivant avec le dernier mépris, & en des termes outrageans. Voicy ce qu'il lui manda :

La part que je prens à vos interêts m'engage à vous écrire, pour vous donner moyen de faire de nouveaux Sacrifices à mon heureux Rival : je vous conſeille pourtãt de bien profiter de cette Lettre, puiſque ce ſera la derniere que vous recevrés de moi. Ainſi ne contraignez plus vos ſentimens, & aſſurez-vous que je n'envierai point le bon heur de Salazar; car j'eſpere que vous me vangerez de lui, & que vous ne tarderez pas longtemps à le ſacrifier à quelqu'autre

puisque vous avez biẽ pû vous resoudre à trahir le plus sincere , & le plus passionné de tous les Amans, le Marquis d'Osseyra.

Aussi-tôt que le Marquis eut écrit cette Lettre,il la remit à celui qui avoit porté la precedente avec ordre de partir incessamment , pour la rendre à Christine:Et comme les mauvaises nouvelles arrivent toûjours plus viste que les bonnes,cette Lettre fut rẽduë à Christine deux jours aprés qu'elle fut écrite. Elle étoit si peu accoûtumée à un pareil langage , qu'elle eut de la peine à croire ce qu'elle lisoit; & parceque l'on aime naturellement à se cacher les choses que l'on ne souhaite pas elle cherchoit à se tromper:Mais ne pouvant disconvenir que cette Lettre ne fût écrite de la main du Marquis,& reconnoissant celuy qui l'avoit portée pour un homme en qui il avoit de la confiance , elle s'en

trouva si offensée, qu'elle crut qu'il y auroit de la bassesse à se justifier d'une accusation si éloignée & si indigne d'une grande ame comme la sienne, & se dépoüillant tout-à-coup d'une douceur qui lui étoit naturelle, elle dit d'un ton de colere à celui qui en attendoit la réponse, qu'elle ne vouloit point d'éclaircissement avec un homme qui l'avoit cruë capable d'infidelité, & dechirant sa Lettre, le menaça de le faire pendre comme un espion, s'il ne se retiroit au plus viste, & s'il paroissoit jamais en sa presence.

Quelque force d'esprit qu'elle eût témoigné devant cet homme, il lui fut impossible de démentir son sexe dans le particulier, & s'abandonnant aux larmes, elle fut déchirée de cent pensées differentes : son desespoir la pressoit de prendre un parti qui l'éloignât du Marquis pour toûjours; une secrete inclination, dont elle ne connoissoit point

la cauſe, rendoit ſes reſolutions incertaines & ſans effet. Tantôt elle vouloit retourner en ſon pays, un moment aprés elle ne le vouloit plus, en ayant receu depuis peu un ſecours conſiderable, & ayant demandé le conſentement de ſes parens pour épouſer le Marquis: ce qui ne ſerviroit plus qu'à luy attirer les mediſances d'une Province où l'on aime naturellement à parler du prochain. La vie Religieuſe ne l'accommodoit pas non plus, & n'en trouvant pas, aprés mille reflexions, de plus conforme à ſon humeur & à ſon inclination que celle de la guerre, elle fit une forte reſolution de paſſer ſa vie dans les Armes.

Pendant qu'elle prenoit des meſures ſecrettes pour aller dans une autre Ville, afin d'y faire ſon équipage, le Marquis, qui eſtoit revenu de ſon premier emportement, qui ſe repentoit déja de tout ce qu'il

avoit fait, repassant incessamment dans son esprit tout ce qui avoit precedé cette affaire, & cherchant à trouver sa Maistresse moins coupable, il se ressouvint que l'homme qui avoit autrefois porté l'une de ses Lettres à Christine n'étoit jamais revenu, & avoit même pris parti parmy les François. Alors il ne douta point qu'il n'eût vendu sa Lettre à Salazar, & que la crainte du châtiment ne l'eût fait déserter, le promp retour de celuy qu'il avoit envoyé à Lisle depuis deux jours qui lui apprit l'indignation de Christine, & la réponse qu'elle luy avoit faite, luy confirma l'innocence de sa Maîtresse. Il fut prest de partir pour aller se jetter à ses pieds: mais voulant s'éclaircir de la maniere dont cette Lettre étoit venuë au pouvoir de son Rival, il pria le Duc de Montalto, qui étoit leur amy commun, & qui avoit exigé d'eux qu'ils ne se demanderoient jamais

rien, d'aller trouver Salazar, & de luy demander, foy de Cavalier, comment il avoit eu cette Lettre, assûrant le Duc qu'il n'en avoit nul ressentiment, de quelque façon que ce pût être pourveu seulement qu'il en sceût la verité, qu'il luy importoit de sçavoir pour d'autres raisons.

Salazar pressé par le Duc de luy faire une réponse positive, fut bien fâché que l'indiscretion de la Comtesse l'eût mis dans cét embarras; & aprés s'en être foiblement defendu, il se trouva enfin obligé d'avoüer à son Amy comme la chose s'étoit passée. Lorsque le Marquis eut eu cét éclaircissemẽt par le Duc, il faillit à mourir de regret & de douleur, d'avoir soupçonné si legerement la fidelité de Christine. Son malheur n'en demeura pas là; car dans le tems qu'il se preparoit à lui aller demander pardon, on eut avis à Bruxelles que Louïs LE GRAND

étoit aux Portes de la redoutable Ville de Valenciennes ; qu'il assiegeoit dans une saison où les Heros des autres siecles n'avoient pas crû qu'il fût possible de mettre une Armée en campagne ; surpassant en cela le soleil, qu'il a pris pour sa devise, puisque le froid, les neiges & les glaçons, qui empêchent cét Astre de paroistre, n'ont pû retarder d'un seul jour les Victoires de cét invincible Conquerant.

Cette nouvelle surprit les Espagnols au delà de ce qu'on peut croire. Chacun eût ordre de se tenir en état, & le Marquis d'Osseyra, qui étoit General de l'Artillerie, ne fut pas sans affaire. Sa Charge ne l'occupa pourtant pas si fort, qu'il ne songeât toûjours à faire sa paix avec sa Maistresse.

Cependant, quelque pressante que fust sa passion, son devoir le pressoit encore plus, & il fallut se contenter de lui écrire une Lettre.

qui apparement étoit fort tendre & fort soûmise. Je n'ay pas bien sceu ce qu'elle contenoit, parceque Christine, qui étoit partie de Lisle ne la receut point ; cette illustre Heroïne ayant formé le dessein de servir, & s'étant bien promis de n'avoir jamais de passion que pour la gloire, avoit fait un équipage, bon ou mauvais, & ayant joint l'Armée du Roy devant Valenciennes en habit de Cavalier, & sous son premier nom de Saint Aubin, il alla faire la reverence à Monsieur le Maréchal de Luxembourg, de qui il étoit déja connu, & l'ayant prié de trouver bon qu'il servît auprés de luy en qualité d'Ayde de Camp. Ce genereux Duc, qui aime les Gens bien faits, sur tout quand ils ont du merite, luy accorda cette grace, & l'employa dés le premier jour à porter ses ordres en divers endroits. Valenciennes, qui se vantoit d'avoir été si fatale aux François, voulant

conserver la reputation qu'elle s'étoit acquise dans les dernieres guerres, se defendoit avec beaucoup de vigueur ; & ces heureux commencemens firent esperer aux Espagnols que la valeur des Habitans, secouruë de la rigueur de la saison, leur donneroit le tems d'assembler leurs troupes, & d'attendre même celles des Confederez, pour s'opposer à ce fameux Siege : Mais l'Auguste Monarque qui l'assiegeoit, ayant reconnu cette vigoureuse resistance & s'appercevant bien qu'ils estoient preparez à soutenir un Siege dans les formes ordinaires, les fit attaquer d'une maniere nouvelle, & qui servira de leçon aux Capitaines des autres siecles : Car ayant fait un détachement de son Armée, ces Braves, animez par la presence & par les ordres d'un General, si fort audessus des autres, emporterent tous les dehors en plein jour, & l'on auroit tort de dire que ce fut par sur-

prise, ou sans resistance,puis qu'il y eut huit cens hommes qui furent passez au fil de l'épée, aprés avoir defendu leurs postes avec une valeur opiniâtrée. Les Mousquetaires du Roy,qui étoient les plus avancez,entrerent dans la place par le guichet pesle-mesle avec les fuyards.

Je n'entreprendray point ici d'écrire les grandes actions qui se firent dans cette remarquable journé.; les Historiens feront leur devoir là dessus,& je n'en parle qu'autant que cela a de relation à mon Heroïne.Cette genereuse personne estoit toûjours auprés de Monsieur de Luxembourg,qui se trouvant de jour,commandoit ce glorieux détachement; & Saint Aubin, voyant que ce digne Maréchal portoit lui-même ses ordres par tout,qu'il faisoit plutôt executer par son exemple que par ses paroles, il crût le mestier d'Ayde de Camp fort inutile dãs une occasió aussi chaude que

celle-la ? & s'étant mélé avec les Mousquetaires du Roy il entra dans la Ville avec eux,& eut sa part de la gloire qu'ils acquirét par une action si hardie. Les Grenadiers de la Maison du Roi,& le Regiment des Gardes ayant suivi un moment aprés , toute la garnison mit les armes bas, & la Cavalerie,qui étoit sur la place en escadron , fut démontée : les Bourgeois , qui ne s'étoient point attendu à une pareille insulte,furent si étonnez de voir les François dans leur Ville,que la plus part se retirerent dans des Eglises , & dans des Monasteres,pour tâcher d'éviter la fureur du Soldat.

Pendant que tout étoit encore en confusion , quelques Soldats avides se jetterent d'abord dans les premieres maisons qu'ils rencontrerent ; & Saint Aubin , qui ne trouvoit plus de gloire où il n'y avoit plus de resistance , marchoit déja pour sortir de la Ville ; lors qu'ayant veu entrer deux Soldats dans

une maiſon, qui appartenoit vrayſemblablement à quelque Perſonne conſiderable, ſa generoſité luy inſpira d'y entrer auſſi pour en empêcher le pillage:il rencontra d'abord une jeune perſonne aſſez bien faite, qui toute éplorée ſe jetta à ſes pieds, pour le prier de luy ſauver l'honneur; & de ſe contenter de pluſieurs biens qu'il trouveroit dans ſa maiſon, qu'elle lui abandonnoit de bon cœur. Saint Aubin, attendri du deſordre & des larmes de cette pauvre fille, prit un ton d'autorité ſur les deux Soldats, & les obligea de ſortir, moitié par honnêteté, & moitié par force, & ayant enſuite fermé les portes,il promit à cette perſonne alarmée de la proteger, & de demeurer auprés d'elle autant de temps qu'il ſeroit neceſſaire pour la garantir de l'inſulte des Soldats. Ce diſcours, qui ſelon les apparences, devoit la raſſurer, ne ſervit qu'à redoubler ſa

crainte ; car ne pouvant s'imaginer de trouver tant d'humanité dans un homme couvert de sang & de bouë, (la saison ne permettoit pas qu'il y eût de la poussiere) elle crut qu'il ne prenoit ses precautions que pour joüir seul de ses faveurs. Prevenuë de cette pensée, elle s'éloigna un peu de luy, & le pria ensuite d'un ton douloureux, & d'un air déconcerté, de ne vouloir pas diminuer la grandeur du service qu'il venoit de lui rendre, en lui faisant des violences, qui aussi-bien lui seroient infructueuses, puisqu'elle estoit resoluë de mourir plutôt que de les souffrir. *N'apprehendez rien*, dit S. Aubin, *si vous me connoissiez bien, vous jugeriez mieux de mes sentimens : je ne suis icy que pour vous garder, & j'en sortiray quand vous le voudrez.*

La mere de cette fille étoit ce jour-là allée à la Messe, & la Ville avoit été prise si brusquement, qu'il

ne lui avoit pas esté possible de retourner à sa maison; & le pere n'ayant pu se resoudre à estre spectateur du pillage de ses biens, s'étoit retiré dans le Convent des Capucins, aussi bien qu'un grand nombre d'autres habitans, qui s'étoient attendu à un pareil traitement, n'ignorans pas les droits que donne la Victoire sur une Ville prise d'assaut, Mais LOÜIS LE GRAND, qui n'a pas moins de clemence que de valeur, voulant que la saison du Siege, la prise de la Ville, & la maniere dont il useroit de la Victoire, fussent également extraordinaires, envoya Monsieur de Louvoi, qui au seul nom du Roi arrêta la fureur du Soldat, & fit observer un quart d'heure apres plus d'ordre dans Valenciennes, prise d'assaut, qu'on n'en a veu garder aux ennemis au bout de trois jours dans Tréves, prise par composition. Il est aisé de juger de l'agreable sur-

priſe des Habitans, lors qu'eſtant ſortis de leurs azyles ils trouverent, au lieu des ruines fumantes, qu'ils craignoient de rencontrer, des maiſons pourveuës de toutes choſes, & au meſme eſtat qu'ils les avoient laiſſées; & au lieu du fer & du feu, qu'ils avoient ſi juſtement apprehendé, ils voyoient les Officiers qui abordoient dans leurs maiſons, l'or & l'argent à leurs mains pour acheter leurs denrées. Saint Aubin s'eſtant mis à une feneſtre quelque temps aprés, trouva que tout eſtoit calme par les ſoins de l'infatigable Miniſtre que je viens de nommer, & voyant que l'on commençoit déja à ouvrir les Boutiques de cette grande Ville, & qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour ſon hôteſſe, il ſortit pour aller joindre ſon General qu'il trouva auprés de ſa Majeſté, lui rendant compte du détail des afaires.

Les parens de celle que S. Aubin

avoit si genereusement protegée estant de retour à leur maison, ravis de trouver leur fille, l'embrasserent avec une joye qu'on ne sçauroit exprimer. Aprés les premiers transports de cette agreable entreveuë, elle leur fit un recit fidele des grãdes obligatiõs qu'elle avoit au brave François qui l'avoit secouruë, & toucha si sensiblement les circonstances de ce service, & le desinteressemẽt du Cavalier, que son pere persuadé qu'il n'estoit pas en son pouvoir de reconnoistre assés fortement une actiõ si vertueuse, voulut du moins n'avoir pas à se reprocher son ingratitude, & passa deux jours entiers à faire dans la Ville & dans le Camp des perquisitions inutiles du liberateur de sa fille. Ayant appris que les Mousquetaires du Roi estoient entrés les premiers dans la Place, il crut d'abord que celui qu'il cherchoit avec tant de soin, pourroit estre parmi

ces braves. Mais en ayant parlé à sa fille, & lui ayant dit que les Mousquetaires étoient rouge vêtus (voila les propres termes) elle l'en desabusa, & luy apprit que son protecteur portoit un habit d'une couleur differente. Les belles ames n'auront pas de la peine à sentir combien ces reconnoissantes persõnes souffroient, de ne pas trouver celuy à qui ils croioiẽt devoir toutes choses ; ils avoient un chagrin secret, de n'avoir pû conserver leurs biens sans devenir ingrats, & ils se proposoient de faire de nouvelles diligences, & de prendre de nouveaux soins pour le découvrir, lorsque Saint Aubin curieux de son côté d'apprendre quelle étoit la personne qu'il avoit été assez heureux de garantir des fureurs du Soldat, cherchoit à retrouver la maison, & l'ayant à peu prés reconnuë il y entra par une fausse porte, qui étoit pourtant la même par où il y

étoit entré la premiere fois ; il traversa une petite cour, & se trouva precisément dans la chambre d'une jeune servante, qui étant encore troublée des desordres des jours precedents, fut d'abord si effrayée de voir un inconnu dans sa chambre, qu'elle fit un grand cry, qui attira tous ceux de la maisō. On l'auroit sans doute pris pour un voleur, si sa bonne mine & son habillement, qui étoit des plus propres, n'en eussent donné une autre idée ; ils le regardoient avec étonnement, & ne sçavoient par où debuter pour luy parler, jusqu'à ce que la fille du logis, qui n'avoit pas couru si viste que les autres arriva, & ayant reconnu le visage de Saint Aubin, s'écria qu'il étoit son Ange tutelaire, & se jetta à son cou avec des transports de joye, & une naïveté d'une veritable Flamande; le pere & la mere, qui n'étoient pas moins sensibles à cette heureuse rencontre, ravis d'ailleurs

leurs d'avóir des obligations si essentielles à un si aimable Cavalier, l'embrasserent à leur tour, avec des témoignages d'affection & de bienveillance, qu'il est plus aisé de sentir, que d'écrire : le pere lui offrit de lui faire la part qu'il voudroit des biens qu'il avoüoit ne tenir que de lui ; mais la mere, qui n'avoit pas encore parlé, interrompit son mari, & lui dit, qu'en faisant part de son bien à ce Cavalier, ils ne lui payoient qu'une partie du service qu'il leur avoit rendu, que puisqu'il avoit conservé Marie-Anne (c'est le nom de la fille) qui leur estoit plus chere que tous les tresors du monde, il étoit raisonnable de le recompenser d'un bien-fait si considerable, par sa juste valeur, en le priant de vouloir l'épouser, & ajoûtant qu'elle étoit l'unique, & qu'ils l'avoient refusé à un des premiers Barons du Pays. Le pere applaudit à la proposition de sa femme, & Marie-Anne marqua son

consentement par son silence ; Saint Aubin, qui n'étoit pas si pressé, répondit honnêtement à leurs offres, & les remercia de l'honneur qu'ils vouloient lui faire. Une réponse si modeste ne servit qu'à lui attirer de nouvelles amitiez, & il eut toutes les peines du monde à se deffendre de leurs pressantes sollicitations.

Aprés une longue conversation, Saint Aubin, que son employ appelloit ailleurs, se mit en état de se retirer, leur promettant de les revenir voir ; mais son prétendu beau pere le regardant déja comme son gendre, ne voulut plus être exposé à le chercher inutilement par toute l'Armée, comme il avoit déja fait, & l'accompagna jusques dans son Quartier. Il l'entretint en chemin des biens considerables qu'il possedoit, & n'oublia pas de lui parler du merite personnel de sa fille, & de la qualité de ceux qui l'avoient recherchée. Saint Aubin qui vouloit lui ôter ce ma-

riage de la tête, en prit occasion de lui dire qu'il feroit tort à la belle Marie-Anne, en lui faisant épouser un inconnu, qui n'avoit pour tout bien que son épée, & qui rendroit sa fille mal-heureuse, parce qu'il seroit obligé de la quitter le lendemain qu'ils seroient mariés. Toutes ces raisons ne rebutent point ce pere trop reconnoissant, le loüant au contraire de sa modestie, il l'embrassa de nouveau, & lui dit avec une franchise merveilleuse, qu'il étoit le plus satisfait de tous les hommes, de pouvoir faire la fortune d'un Cavalier d'un merite si distingué. Ils se separerent, & dés que le pere fut de retour à sa maison, il rendit compte de la conversation qu'il avoit euë avec Saint Aubin, exagerant le bonheur de sa fille, qui alloit devenir la femme du Gentil-homme de France le mieux fait, le moins fanfarón, & qui estoit d'une humeur si douce.

Cependant, le victorieux Monarque ayant donné ſes ordres pour les reparations neceſſaires à la ſeureté de la Place, en décampa peu de temps aprés, & Saint Aubin eſtant allé prendre congé de ces perſonnes qui lui vouloient tant de bien ; toute cette famille fut extrêmement ſurpriſe d'aprendre qu'il alloit partir ; il leur fit entendre pour s'en défaire, qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de ſuivre l'Armée dans un commencement de campagne, ſans perdre le peu de gloire qu'il s'étoit acquiſe, & l'eſtime de tous ceux qui le connoiſſoient, neanmoins, preſſé de leurs importunitez, il leur promit de revenir dans quelque temps pour ſe repoſer un mois à leur maiſon. La mere s'appercevant qu'il ne diſoit rien de ſon mariage, lui demanda, s'il n'étoit pas dans le deſſein d'être leur gendre. Saint Aubin les remerciant toûjours de l'honneur qu'ils vouloient lui faire, repeta à peu-

prés les mêmes choses qu'il avoit dites au pere les jours precedens, & comme il fut prié de parler plus precisément, il répondit en termes generaux, qu'il n'avoit pas encore pensé à se marier, qu'il y avoit même une grande répugnance, & qu'il leur conseilloit de ne pas perdre les occasions d'établir Marie-Anne. Les parens offensez de cette reponse, crurent qu'il avoit du mépris pour leur fille, & Saint Aubin s'en étant apperceu, & connoissant que cela leur faisoit de la peine, leur parla de Marie-Anne avec toute l'estime & la consideration dont il put s'aviser: Mais voyant qu'ils n'étoient pas persuadez de la sincerité de ses discours, il fut enfin contraint pour les satisfaire de leur accorder la promesse qu'ils exigerent de lui, de ne jamais épouser d'autre fille que Marie-Anne; le pere de son côté luy fit present d'un tres-beau cheval, qu'il fut obligé d'accepter, pour ne

les pas rebuter entierement, & s'étant ſeparez aprés mille tendres embraſſemens, Saint Aubin réjoignit l'Armée.

Toute l'Europe avoit les yeux ouverts ſur la marche de cette Armée victorieuſe, & l'on croyoit qu'aprés un avantage, qui eſtoit plutôt le fruit & l'ouvrage d'une campagne entiere, qu'une conquête de quinze jours, que le Roy retourneroit à Saint Germain pour ſe delaſſer de tant de fatigues, ſur tout aprés les avis que ſa majeſté receut de toutes parts des mouvemens que le Prince d'Orange faiſoit pour joindre avec les troupes Hollandoiſes, celles des Eſpagnols, dans le deſſein de s'oppoſer à tout ce que ſa Majeſté pourroit entreprendre. Mais cét incomparable Monarque n'ayant pas accoûtumé de quitter ſes delicieux Palais pour borner ſa cãpagne par la priſe d'une ſeule Ville, quelque importante qu'elle puiſſe être

redoubla l'étonnement & la surprise de tout le monde en allant fondre sur Cambray, ce même Cambray que l'Empereur Charles-Quint fit fortifier avec tant de soin & de dépense le siecle passé, pour augmenter dans celuy-cy les trophées du plus grand, du plus sage, & du plus genereux Roy qui ait jamais été, quoy que l'Empereur en fortifiant si considerablement cette Place, eût eu dessein d'en faire le Boulevard des Pays-bas, & la Citadelle de la France, c'est le nom que lui donnoient les Espagnols dans ces derniers temps.

Pendant que la plus grande partie de l'Europe étoit differemment agitée sur le succés d'un siege si renommé, Saint Aubin agissoit auprés de son General avec un soin & une attache au dessus de celles qu'ont accoûtumé d'avoir la pluspart des Aydes de Camp, ses grandes assiduitez obligeoient Monsieur le Marê-

chal de Luxembourg à s'en servir preferablement aux autres ; & la Ville de Cambray ayant été reduite à capituler, le Gouverneur avant que de se retirer dans la Citadelle, demanda quelque grace, dont je ne sçay pas le détail, pour les femmes des principaux Officiers. Monsieur de Luxembourg, qui étoit de jour à la tranchée, s'estant mélé de cette negociation, envoya Saint Aubin pour faire un compliment de sa part à ces Dames, il entra dans la Ville pour s'en acquiter, & ayant appris, que plusieurs de ces femmes étoient retirées dans un Monastere, il y alla ; & remarquant qu'il y en avoit deux ou trois à qui toutes les autres rendoient du respect, il s'en approcha pour leur parler. A peine avoit-il commencé, qu'il s'apperceut qu'il parloit à la Comtesse de Benavidez, qui avoit suivi son mary à Cambray, où son Regiment se trouvoit. Saint Aubin, quoy que surpris de

cette rencontre ; tâcha de se remettre & voulut achever son compliment : Mais la Comtesse qui l'avoit aisément reconnu, ne lui en donna pas le temps, & l'embrassa avec des transports qui scandaliserent celles qui l'accompagnoient ; il sembloit même que cette femme, qui avoit toûjours aimé Saint Aubin, ne se souvint plus que sa jalousie lui avoit fait haïr Christine. Ils parlerent quelque temps en particulier, & Saint Aubin lui ayant dit les grandes raisons qu'il avoit de se plaindre du Marquis d'Osseyra : la Comtesse qui en ressentoit une joye interieure, comme celle qui y avoit si fort contribué, feignant d'entrer dans son ressentiment, le pria de lui montrer la Lettre injurieuse qu'il en avoit receu, il ne put pas la satisfaire, parce qu'il l'avoit dechirée, mais il lui en dit la substance, l'assura que cette Lettre l'avoit determiné à prendre le parti des armes, avec re-

ſolution de n'être jamais ſenſible qu'à la Gloire. La Comteſſe auroit bien ſouhaité de continuer cette converſation, mais comme elle craignoit que ſes compagnes ne le trouvaſſent mauvais, il fallut la finir, & leur dire que ce Cavalier ayant été Priſonnier à Bruxelles l'année precedente, lui avoit fait l'honneur de l'aller voir ſouvent. Saint Aubin ayant confirmé le diſcours de la Comteſſe, ſe retire, aprés lui avoir offert tout ce qui dependoit de ſes ſoins, pour leur faciliter la grace qu'elles avoient demandée, il s'y employa ſi bien, qu'elles en furent ſatisfaites, & l'en remercierent par une Lettre.

Le Roy deſirant que ſes Sujets du Boulonnois fuſſent delivrés des courſes continuelles de la garniſon de Saint Omer, & qu'ils joüiſſent par la priſe de cette Place du ſoulagement que ſa Majeſté eſperoit de donner à la Picardie par la conquête

de Cambray, & du repos que goûtent tranquillement les autres Provinces de son Royaume, dans la plus grande chaleur de la guerre. Sa Majesté avoit donné le commandement d'un corps d'Armée à son digne frere, pour former le Siege de Saint Omer, dans le méme temps qu'elle faisoit celui de Cambray. Cette entreprise parut si grande aux yeux de tout le monde, que les Etrangers douterent du succés, & les Espagnols qui sçavoient mieux que personne combien ces deux Places étoient fortes, & bien pourveuës de toutes les choses necessaires à une longue resistance, ne se hâterent pas d'abord de les secourir: Mais l'exemple de Valenciennes leur faisant peur, ils firent des diligences extraordinaires pour joindre leurs Troupes à celles du Prince d'Orange, afin de faire lever le siege de Saint Omer. Le Roy étant averty de leurs mouvemens, &

prevoyant bien leur deſſein, fit un détachement de ſon Armée, qu'il envoya ſous les ordres de Monſieur le Marechal de Luxembourg, au glorieux General qui eſtoit devant Saint Omer.

Pendant que ce brave Marêchal conduiſoit ſon détachement avec cette activité & cette vigilance qui lui ſont ordinaires, Saint Aubin qui le ſuivoit toûjours, & qui par les heureux ſuccés des armes du Roy, & par l'exemple de l'illuſtre Duc, à qui il s'eſtoit attaché, ſe fortifioit chaque jour dans la reſolution qu'il avoit priſe de continuer le métier de la guerre, avoit ſi bien gagné par ſes aſſiduitez la confiance de ſon General, qu'il le diſtinguoit de tous les autres; & l'employoit dans toutes les occaſions les plus remarquables. Cette préférence luy attira l'envie de ſes camarades, mais particulierement celle d'un jeune Gentilhomme que je ne nommeray,

point par son veritable nom, ne pouvant refuser cette discretion à plusieurs autres bonnes qualitez qu'il a, je le feray connoître icy sous celui de Richemont. Ce jeune homme jaloux des bons traitemens que tous les Officiers Generaux faisoient à Saint Aubin, qu'il regardoit comme un nouveau venu, luy témoigna de l'aigreur en diverses occasions. Saint Aubin, qui estoit la personne du monde la plus douce & la plus insinuante, s'estant apperceu de sa mauvaise volonté, tacha de le gagner avec addresse, luy faisant cent amitiez chaque jour, & n'oubliant rien pour l'obliger à y répondre par quelque marque de bienveillance. Mais comme un esprit mal fait gâte toutes choses, Richemont attribuant tous les soins de Saint Aubin à sa foiblesse, & à la crainte qu'il croyoit qu'il eût de se faire une affaire avec lui, en devint plus insolent, & affecta de l'offen-

ſer en pluſieurs rencontres, lui reprochant même quelque fois ſon air feminin, & ajoûtant pour l'outrager qu'une ame martiale logeoit rarement dans un ſi beau corps. Saint Aubin ſe ſentant toucher par un endroit ſi delicat, ne pouvoit s'empêcher de rougir à ſes reproches, voulant neanmoins éviter l'eclat d'une affaire, il tachoit à éluder avec eſprit tout ce que Richemont, qui prenoit avantage de ſa retenuë, luy diſoit d'outrageant. Enfin preſſé par ſes frequentes perſecutions, & voyant bien qu'il ne pouvoit plus diſſimuler ſon reſſentiment, ſans eſtre expoſé à des inſultes continuelles, il prit ſon temps pour le trouver ſeul, & pour luy dire qu'il eſtoit las de ſes railleries, qu'il n'étoit plus d'humeur à les ſouffrir, & qu'il le prioit une fois pour toutes de les finir, parce que s'il en uſoit autrement, il ſeroit obligé de luy

faire voir qu'il ſçavoit fort bien ſe vanger, quoy qu'il ne ſceuſt offenſer perſonne. Richemont ne fit pas grand cas de ce diſcours, ayant recommencé ſes injurieuſes manieres d'agir, Saint Aubin le joignit un jour dans la marche, & ayant mis le piſtolet à la main, il lui dit qu'il vouloit lui tenir ſa parole, Richemont s'eſtant mis en eſtat de le repouſſer, Saint Aubin luy tira ſon coup dont il le bleſſa au bras duquel il tenoit ſon piſtolet: ce qui l'empeſchant de tirer, Saint Aubin profita de cet avantage, & luy ayant preſenté l'autre piſtolet à bout touchant, il le menaça de le tuer, s'il ne changeoit. Richemont s'opiniatra à ne le point faire, & Saint Aubin ne s'attachant pas à le demander, ſe contenta de ſon avantage, & luy dit, que ſon opiniâtreté ne l'empeſcheroit pas d'eſtre genereux. Ils furent joints par des Cavaliers, qui les ſeparerent. Mon-

ſieur le Maréchal de Luxembourg ayant appris ce combat, les fit arrêter tous deux : & s'eſtant informé ſoigneuſement du ſujet de cette querelle, perſonne ne put luy en apprendre la veritable cauſe ; il ſceut en gros que Saint Aubin avoit été l'agreſſeur. & il en fut d'autant plus ſurpris, qu'il l'avoit toûjours crû d'une humeur douce & paiſible, & s'imaginant bien qu'il avoit eu de grandes raiſons pour en venir à cette extrémité, il voulut aprofondir l'affaire, & trouva que Saint Aubin n'avoit pris ce party qu'aprés avoir inutilement tenté toutes les voyes de la douceur. Richemont en fut fort blamé, & Monſieur de Luxembourg ne voulant plus qu'il ſerviſt auprés de lui, le renvoya à Peronne, ſous pretexte de le faire guerir de ſa bleſſure, quoy qu'elle fût aſſez legere. Il n'eſt pas croyable combien ce combat fit de bons effets pour S. Aubin : ſon General en eut

plus d'estime pour luy, & du depuis les autres Aides de Camp ne s'aviserent jamais de le railler.

Cependant, Monsieur de Luxembourg arriva devant Saint Omer dans le temps que Monsieur se preparoit à sortir de ses lignes, pour aller au devant des ennemis, quoy qu'il eût beaucoup moins de troupes qu'eux. Ce secours arriva si à propos, que les deux Armées en étant venuës aux mains, celle des Alliés fut entierement défaite. On a veu un détail si fidele, & si bien écrit de cette glorieuse Bataille, que je n'en pourrois rien dire qui approchast de ce qui a déja paru. Il est constant que dans les relations qui en ont été faites par les ennemis mêmes, on en attribuë tout l'avantage & toute la gloire à l'intrepide Philipe de France, qui se trouva par tout, rassurant ceux qui estoient ébranlez, & animant tout le monde par son exemple & par ses ordres.

Saint aubin qui avoit toûjours desiré de voir une bataille, fut ravi de se trouver à celle ci. Les diverses commissions dont il fut chargé par son General, lui donnerent occasion de se satisfaire, & de voir tous les endroits où la victoire fut plus disputée. S'étant rencontré à la defaite d'un bataillon d'Infanterie Espagnole ; comme il avoit de l'horreur pour le sang, il sauva la vie à deux Officiers ; sous pretexte de les mener prisonniers à Monsieur de Luxembourg ; leur ayant fait diverses questions sur l'estat de leur Armée, & des Generaux qui y estoient, il apprit que les Espagnols faisoient un Corps à part, que le Marquis d'Osseira commandoit. Ce nom troubla si fort Saint Aubin, qu'il demeura quelque temps immobile & interdit. Sa premiere pensée fut de le chercher, pour luy demander raison les armes à la main, de l'outrage qu'il pretendoit en

avoir receu. Mais il n'eut pas si-toſt formé ce deſſein, qu'il ſentit que ſon cœur le trahiſſoit, qu'il prenoit même plus d'intereſt à la perſonne du Marquis, qu'on n'en prend d'ordinaire à celle d'un ennemi : il fit des efforts inutiles pour ſe defaire d'une tendreſſe qui l'inquietoit ſi à contre-temps, ſon cœur le preſſoit toujours de s'informer du Marquis, & de l'empeſcher de perir, s'il eſtoit poſſible.

Pendant qu'il eſtoit dans ces agitations, le Victorieux Frere du Roy profitant du deſordre & de la conſternation des ennemis, ordonna à Monſieur le Marechal de Luxembourg de les pourſuivre avec quelques Eſcadrons ; & par une prévoyance qu'on ne ſçauroit trop admirer, ſon Alteſſe Royale fit marcher d'autres troupes, pour occuper des poſtes ; par où les ennemis, quoy que battus, auroient encore pû tenter le ſecours de Saint Omer.

Monſieur le Duc de Luxembourg pourſuivant cependant les ennemis, & s'eſtant apperceu que les Dragons qui devoient l'accompagner ne le ſuivoient point, & qu'ils s'amuſoient à faire des priſonniers, qui ne ſervoient qu'à les embarraſſer, il envoia Saint Aubin, pour leur dire de marcher, & de faire main baſſe ſur leurs priſonniers, Saint Aubin porta cét ordre avec quelque repugnance; neanmoins, comme il n'appartient pas aux ſubalternes de raiſonner ſur les ordres qu'ils reçoivent des Generaux, & qu'il faut toujours commencer par obeir, Saint Aubin y courut avec ſa diligence ordinaire; & il n'eut pas ſi-toſt approché cette troupe, qu'il reconnut le Marquis d'Oſſevra parmi les priſonniers. Il eſt difficile de faire une peinture ſenſible de l'état où ſe trouva Saint Aubin à cette veue, l'Officier qui commandoit ces Dragons voiant arriver un ayde de Camp au galop

ne douta point qu'il ne luy portaſt quelque ordre, & s'étant avancé un peu pour le recevoir ; Saint Aubin diſſimulant ſa ſurpriſe, ſans perdre temps à deliberer, ſe ſervit fort à propos de cette preſence d'eſprit, ſi ordinaire aux perſonnes de ſon ſexe, & dit à cet Officier, que Monſieur le Maréchal de Luxembourg demandoit un priſonnier : nommé le Marquis d'Oſſeyra ; que pour tous les autres, il n'avoit qu'à les faire paſſer au fils de l'épée, & marcher enſuite avec ſa troupe, pour joindre les autres Eſcadrons, qui pourſuivoient les ennemis. Cet Ordre fut d'abord executé, & le Marquis fut remis entre les mains de Saint Aubin, qu'il ſuivit à pied quelques pas, ne pouvant comprendre par quel bon heur il avoit évité le ſort des autres priſonniers. Il avoit appris par la Comteſſe de Benavidez, que Chriſtine étoit dans les Troupes du Roy ; ce qui l'avoit determiné

aprés la perte de la bataille, à chercher lui même à se faire prendre, dans l'esperance de revoir bien-tost la chere Heroïne. Cette pensée le flatoit si fort, & l'occupoit si agreablement, qu'il n'avoit pas encore songé à jetter les yeux sur son liberateur, se rejoüissant d'estre êchapé d'un peril qu'il avoit craint : parce qu'il seroit mort avec le chagrin de ne pouvoir se justifier auprés de sa Maitresse. Mais sa joye ne dura pas long-tems, & Saint Aubin voulant feindre jusqu'au bout, lui presenta son pistolet, & lui dit de se préparer à la mort. Ce cruel arrest parut plus dur au Marquis, qu'il ne l'auroitesté dans une autre occasion ; & n'estant pas le maistre de ses premiers mouvemens, il lui reprocha sa cruauté ; se plaignant de ce qu'il l'avoit fait languir, si long tems, puisqu'il avoit resolu sa perte. S'estant enfin determiné tout-à coup. Je mourray sans

regret, dit-il, si vous voulez me donner parole de chercher un Cavalier dans vostre armée : que vous trouverez sous le nom de Saint Aubin, & de lui dire, que le Marquis d'Osseyra a songé à lui jusques à la mort, qu'il a même trouvé de la consolation à la souffrir pour l'amour de lui. Il regardoit cependant celui à qui il parloit, & commençoit à rappeller ses esprits, lorsque Saint Aubin, qui dans cette occasion étoit bien moins Saint Aubin, que Christine, & qui avoit eu assez de peine à jouer ce personnage avec son Amant, se jetta de son cheval, & lui expliqua les sentimens de son cœur par les larmes avec bien plus d'eloquence qu'il ne l'auroit pû faire par le plus beau discours du monde. Le Marquis reconnoissant Christine en la personne de son liberateur, fut aussi sensiblement touché de cette nouvelle obligation, qu'il fut agreablement surpris des bontez de sa Maistresse, dans un

tems où elle avoit tant de raiſon d'eſtre en colere contre lui ; & quelque joye qu'il reſſentît de l'avoir retrouvé d'une maniere ſi extraordinaire, le ſouvenir d'avoir eſté capable de l'offenſer, le mettoit au deſeſpoir ; & ne pouvant ſe ſouffrir en cet état, il lui demanda pardon, en des termes ſi paſſionnez & ſi ſoumis, qu'il l'avoit deja obtenu, avant même qu'il lui eût expliqué le myſtere de la Lettre qui avoit cauſé ce deſordre.

A peine étoient-ils entrez en éclairciſſement, qu'ils furent envelopez par un gros de Cavalerie Eſpagnole, que le Duc de Montalto avoit envoyé, pour tâcher à retirer ſon ami des mains des François. Le Marquis étoit ſi preocupé de ſon amour, & témoignoit tant d'indifference pour une liberté dont il n'étoit plus le maître, qu'il ne s'eſtoit pas encore apperceu de ſa bonne fortune, lorſque le Duc de Montalto,

qui

qui l'avoit cru mort, ou du moins prisonnier, le fut embrasser avec toutes les marques de joye dont un veritable ami peut estre capable, quand il en retrouve un autre qu'il a déja pleuré mort, ou qu'il a plaint prisonnier. Le Duc le trouvant rêveur, en attribua la cause au mauvais succés de leur entreprise, & lui dit en croyant le rejouïr, que leur perte ne seroit peut-être pas si grande qu'ils l'avoient craint d'abord, l'assurant même qu'ils avoient un nombre des prisonniers assés considerable. Il remarquoit cependant, que le Marquis avoit toûjours les yeux sur St. Aubin; ce qui obligea le Duc à lui conseiller d'envoyer ce prisonnier avec les autres sans se donner le soin de l'observer lui-même: La vie & la liberté que je dois à sa generosité, dit le Marquis, sont les moindres obligations que je lui ai, & les deux plus foibles raisons qui m'obligeront à partager ma fortune avec

lui ; jugez aprés cela ſi j'ai raiſon de le bien traiter. Ce diſcours réveilla la curioſité du Duc, il regarda Saint Aubin avec plus d'attention qu'il n'avoit fait : & l'ayant un peu examiné, il le reconnut à ſon tour pour la belle Chriſtine, qu'il avoit veuë à Bruxelles, & dont il ſçavoit les avantures extraordinaires. Il en felicita ſon ami ; & comme il ne lui avoit jamais caché ſa paſſion, il crut qu'ils avoient beaucoup de choſes à ſe dire, & ſe retira par diſcretion, feignant d'aller ramaſſer le débris de ſa Cavalerie.

Quoi que l'état où ſe trouve un Officier general le jour de la perte d'une bataille ne paroiſſe guere propre à un éclairciſſement d'amour, le Marquis ne laiſſa pas d'en avoir un fort ample avec ſa Maiſtreſſe. Aprés mille & mille aſſeurances reciproques de s'aimer éternellement, Chriſtine lui repreſenta les inconveniens où elle alloit être expoſée, ne pou-

vant éviter d'eſtre reconnuë par plu-ſieurs Officiers, comme elle l'avoit eſté par le Duc de Montalto, & lui fit ſi bien connoiſtre le tort que cela leur feroit, à l'un & à l'autre, & la confuſion qu'elle même recevroit d'ê-tre la fable de toute une armée, que le Marquis forcé par des raiſons ſi convainquantes, conſentit enfin qu'-elle retournât à ſon Camp, ſous la parole inviolable qu'elle lui donna, de ſe retirer à Paris inceſſamment; de renoncer à un meſtier ſi oppoſé à ſon ſexe, & de ſe mettre dans un Couvent juſqu'à la fin de la campagne, lui promettant de ne plus differer à l'é-pouſer aprés ce terme, qu'elle ne de-mandoit que pour avoir le temps de trouver des temperamens à le faire avec plus de bien-ſceance. Le Mar-quis voulut l'eſcorter lui-même le plus loin qu'il lui fut poſſible; & lui aiant donné un Trompette pour le ramener, S. Aubin arriva au Camp dans le tems que ſon General étoit en

peine de lui, & qu'il envoyoit en plusieurs endroits pour ſçavoir ce qu'il étoit devenu : il lui apprit le malheur qu'il avoit eu, d'eſtre fait priſonnier, & la maniere dont on l'avoit renvoyé ſur ſa parole. Monſieur de Luxembourg le crut, & lui promit d'en renvoyer un autre pour en faire un échange.

Le lendemain de la Bataille, Monſieur ne ſongeant plus qu'à rendre ſa victoire complette par la priſe de Saint Omer, retourna camper devant cette place, & la preſſa ſi vigoureuſement, qu'il la reduiſit à capituler avant qu'on fût maiſtre de la contreſcarpe, & Saint Aubin eut encore le plaiſir de ſe trouver en fonction auprez de ſon General le jour que la place fut renduë, comme il l'avoit eſté à la priſe de Valenciennes & de Cambray, & Monſieur de Luxembourg ayant eu le bonheur de ſe trouver de jour lorſque toutes ces places furent renduës.

Trois des plus importantes Places des Pays Bas soumises à l'obeyssance du Roi, une grande bataille gagnée, où les armées de deux Puissances considerables ont été defaites, & cela dans le plus fort de l'Hivers& en moins de six semaines, sont des prodiges que nos neveux auront de la peine à croire. Il est cependant vrai que des nouvelles si extraordinaires ne surprirent presque personne, tous ceux qui avoient appris le départ de l'invincible Monarque des François dans le mois de Fevrier, s'étoient attendus à tous ces grans évenemens, & l'on peut dire sans le flater, qu'il a accoutumé l'Univers à entendre & à admirer ses grandes actions sans étonnement. Les Etrangers,& ses ennemis mêmes, lui rendent en cela justice. La Cour d'Espagne aprit ces nouvelles avec la derniere consternation: & le sage Prince qui occupe la premiere place du ministere, ayant aperceu plusieurs,

Grands qui en parloient avec quelque ſurpriſe, & qui attribuoient ces heureux ſuccez au bonheur du Roi, les interrompit, pour leur dire que le bon-heur du Roi y avoit moins de part que ſa conduite & ſon merite, *Qualquiera dicha que tenga el Rey no baſtara para des-emperar ſuis meritos* : Cela ſignifie, que le bon-heur du Roi, quelque grand qu'il puiſſe être, ne le ſera jamais aſſez pour aller du pair avec ſon merite. J'ay eſté obligé de rapporter les mêmes paroles, parce qu'elles n'ont pas la même force en nôtre Langue, & que je ne voudrois pas diminuer en les traduiſant, le glorieux témoignage de celui qui les a dites.

Aprés la priſe de Saint Omer, le Roi ayant mis ſes troupes dans des quartiers de rafraichiſſement, en attendant la ſaiſon ordinaire de les mettre en compagne, la pluſpart des Officiers Generaux allerent goûter les plaiſirs de Paris. Monſieur le Ma-

réchal de Luxembourg étant de ce nombre, Saint Aubin qui cherchoit à executer la promesse qu'il avoit fait au M rquis d'Osseyra, ne voulant pas perdre une occasion si favorable pour se retirer, accompagna son General à Paris. Comme sa vie n'est qu'une suite d'avantures extraordinaires, il ne faut pas s'étonner de celle qui lui arriva au retour de Saint Omer, Monsieur le Duc de Luxembourg, & Monsieur le Comte de Louvigny s'étant joints pour se retirer ensemble, le Baron d'Angosse, qui est attaché à ce dernier, aiant consideré dans la marche le visage de Saint Aubin, crut l'avoir veu en quelque part & ne pouvant se ressouvenir précisement de l'endroit, ou du tems, il lui en parla un jour, & lui dit qu'assurément son visage ne lui étoit pas nouveau. Saint Aubin ayant un peu rougi à ce discours, cette émotion redoubla la curiosité de d'Angosse, & s'étant bien tourmenté pour rappeller sa memoi-

re, il se souvint enfin, que cet Aide de Camp avoit de l'air du jeune homme qu'il avoit veu au bal chez Monsieur de Strasbourg l'année précedente ; & qu'il avoit cru reconnoître pour Mademoiselle de Meyrac : la seule chose qui l'embarrassoit, c'est que celui-là étoit Flamand, & que les gens de Monsieur de Luxembourg l'assurerent que celui-cy estoit François, qu'il avoit même servi dans les Mousquetaires. Cela l'obligea à s'adresser une seconde fois à S. Aubin pour le prier de lui avoüer de bonne foy, s'il n'étoit pas la même personne qui étoit déguisée en fille, lorsqu'il avoit fait la beveuë de le prendre pour une Demoiselle de son Païs. S. Aubin embarrassé d'une curiosité pressante, fut bien aise de lui donner le change, & aima mieux avoüer, qu'il avoit esté deguisé en fille, que non pas lui donner occasion de découvrir qu'il étoit deguisé en garçon. D'Angosse ayant apris ce qu'il souhaitoit si fort

de sçavoir, lui proposa diverses parties de plaisir lorsqu'ils seroient arrivé à Paris, & lui dit que s'il vouloit s'habiller quelque jour en fille, ils pourroient se donner un jeu qui les divertiroit agreablement, en persuadant qu'elle l'étoit, & ajoûta qu'il lui seroit aisé de passer pour Mademoiselle de Meyrac, pour peu qu'il voulût lui aider à tromper les gens de son pays. Saint Aubin lui promit tout ce qu'il desira, & ils arriverent à Paris fort satisfaits l'un & l'autre, d'Angosse de ses projets, & Saint Aubin d'être delivré de ses importunités.

FIN

CONSENTEMENT

SUr la requisition de François Roux, à ce qu'il lui soit permis de r'Imprimer le Livre intitulé *L'Héroïne Mousquetaire*, attendu que le Privilege qui a esté accordé pour sept années le 8. Avril 1677. est expiré; Veu ledit Privilege.

Je consens pour le Roy à la Permission requise. A Lyon le 20. Aoust 1692.

VAGINAY.

PERMISSION.

PErmis d'imprimer, ce 20. Aoust 1692.

DESEVE

